

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Estelle [Document électronique] : roman pastoral / par M. de Florian

## ESSAI SUR LA PASTORALE

p1

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la pastorale,  
ont jugé les poètes bucoliques, ont donné des  
préceptes sur ce genre, et peu se sont accordés  
dans la manière de l'envisager. Les uns  
veulent que les bergers *aient de l'esprit fin  
et galant* ; les autres recommandent au  
contraire de ne jamais s'éloigner *de cette  
simplicité d'or* qui fait le principal  
charme des ouvrages des anciens ; d'autres,

p2

enfin, regardent *l'allégorie comme  
le principal mérite de l'éplogue* .  
Mon projet n'est pas de discuter  
ces différens avis dont aucun n'est  
le mien en entier : je veux seulement  
rendre compte de ma manière de voir  
la pastorale, et des moyens que je  
crois les plus propres à lui donner  
un degré d'intérêt, peut-être même  
d'utilité.  
J'ai toujours entendu reprocher  
au genre pastoral d'être froid et  
ennuyeux : défauts qui n'obtiennent  
jamais grace, sur-tout en France. On  
admire sur parole les éplogues de  
Théocrite et de Virgile ; on sait de  
celles De Fontenelle quelques jolis  
vers, qu'on a l'air de n'avoir appris  
que pour se dispenser de relire les

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

autres ; et dès que l' on annonce un

p3

ouvrage dont les héros sont des bergers, il semble que ce nom seul donne envie de dormir.

J' ai cru d' abord que ce dégoût venoit uniquement de l' énorme distance où nous sommes de la vie pastorale, de la prodigieuse différence de nos moeurs avec les moeurs des bergers ; ce qui surement y influe : mais il est possible aussi que la faute en soit à la manière dont on a traité ce genre ; car il faut bien qu' il y ait plusieurs raisons d' ennui, quand tout le monde est d' accord pour bâiller.

à Dieu ne plaise que je veuille nier ou diminuer le mérite des églogues de Théocrite, de Bion, de Moschus, de Virgile sur-tout ! Ces chefs-d' oeuvre, que vingt siècles ont admirés, vivront tant que la belle poésie, le naturel aimable, la touchante simplicité auront des attraits pour les

p4

hommes de goût. Les idylles de Pétrarque, de Sannazar, de Garcilasso, de Pope, offrent des beautés dignes des anciens. Les bergeries de Racan, à travers le mauvais goût qui les dépare, justifient quelquefois les éloges de Despréaux.

p6

Ségrais et Madame Deshoulières ont mis dans leurs églogues une grace, un naturel, trop loués peut-être de leurs temps, mais trop oubliés du nôtre. Fontenelle et La Motte ont semé les leurs de pensées fines, de traits délicats, de vers charmans. Plusieurs autres poètes plus modernes ont su tirer de la flûte champêtre des sons touchans et harmonieux. M Gessner

sur-tout l' emporte, à mon avis, sur les  
anciens même. M Gessner n' a peut-être  
pas cette poésie enchanteresse, qui  
ennoblit dans Virgile les détails  
les plus communs : il ne charme pas

p7

toujours l' oreille comme le poète  
romain, mais il parle aussi bien au coeur  
et lui inspire des sentimens plus purs.  
On forme son goût en lisant Virgile :  
on nourrit son ame en lisant M Gessner.  
L' un fait aimer et plaindre Mélibée  
et Gallus ; l' autre fait respecter et  
chérir l' innocence et la vertu.  
Après cet hommage juste et sincère,  
rendu à mes maîtres et à mes  
rivaux, qu' il me soit permis de revenir  
à mes idées sur la cause du froid  
accueil que l' on fait aux pastorales.  
Je pense que, sans intérêt, aucun  
ouvrage d' agrément ne peut avoir un  
succès durable. Or, est-il bien facile  
de mettre de l' intérêt dans une scène  
entre deux ou trois interlocuteurs,  
qui parlent tous de la même chose,  
dont les idées roulent sur le même  
fond, qui viennent et s' en vont sans  
motif ? L' églogue n' est que cela.

p8

Dans les meilleures comédies, la  
première scène est presque toujours  
froide, parce que les personnages  
nous sont encore inconnus : parce  
qu' ils ne sont là que pour nous  
exposer ce dont il s' agira, et nous  
préparer à l' intérêt. On les écoute dans  
l' espérance que cette attention vaudra  
du plaisir : mais si le plaisir ne  
vient point, on se fâche ; car la chose  
dont les hommes sont peut-être le  
plus avares, c' est de leur attention.  
Ils ne pardonnent pas qu' on l' ait  
surprise pour rien ; et ce sentiment  
naturel peut, seul, excuser la cruauté  
avec laquelle de très-bonnes gens

sifflent la pièce, ou déchirent le livre  
d' un homme qu' ils obligeroient  
volontiers le moment d' après.  
L' églogue a des bornes circonscrites  
qui lui donnent à peine le moyen de  
préparer l' intérêt : lorsque cet intérêt

p9

arrive, la pièce finit ; il faut en  
commencer une autre. Un recueil d' églogues  
ressemble donc un peu à un recueil de  
premières scènes de comédies.  
Le lecteur n' a pas si grand  
tort de laisser le livre et de rester  
prévenu contre le genre.  
Guarini et Le Tasse l' avoient  
senti, puisqu' ils sont les premiers  
qui, au lieu d' églogues, aient fait  
une espèce de drame pastoral dont  
toutes les scènes se suivent, qui  
marche comme la comédie, et nous offre  
une longue action conduite par  
degrés à sa fin.  
Entraînés par le goût de leur siècle,  
ils ont semé, dans le pastor  
fido et dans l' aminte, des traits  
spirituels et délicats, quelquefois  
même trop fins, dont l' abondante profusion

p10

fatigue à la longue un lecteur ami  
du naturel, et dépare peut-être deux  
ouvrages qui, plus simples, seroient  
deux chefs-d' oeuvre.  
Cette manière de traiter la pastorale  
vaut mieux, je crois, que les  
églogues détachées ; mais elle  
conserve encore un peu de froideur, car  
le théâtre ne s' accorde guère avec  
la bergerie. Dans celle-ci tout est  
doux et calme ; la douleur pleure et  
raconte ses maux sans éclats, sans  
colère, sans pousser les cris du  
désespoir. Le bonheur jouit sans le dire,  
ou s' il parle de ses plaisirs, c' est pour  
les raconter doucement à l' oreille de  
l' amitié. Au théâtre, au contraire, les

passions extrêmes font seules de l' effet.  
On n' émeut que par des explosions  
violentes ; on ne touche qu' en  
frappant fort. Les fureurs de la  
tragédie n' ont rien de commun avec les

p11

chagrins de l' idylle. Le rire de la  
comédie ne ressemble point à la gaieté  
douce des bergers. Ceux-ci ont leur  
langue à part. On ne l' entend point  
hors de leur vallon ; et, transportés  
sur le théâtre, ils y ont l' air aussi  
déplacé, aussi mal à l' aise qu' un  
paysan au milieu d' un palais.  
Le meilleur moyen sans doute de  
rendre la pastorale intéressante, et  
sur-tout utile, seroit de la fondre  
dans un poème où elle pût conserver  
son ton simple et doux, sans cesser  
d' être d' accord avec le reste de  
l' ouvrage. C' est ce qu' a fait M De  
Saint-Lambert dans le poème des saisons.  
Ses belles descriptions du réveil de  
la nature au printemps ; des riches  
paysages de l' été ; des plaisirs, des  
présens de l' automne ; des rigueurs,  
de la tristesse de l' hiver, sont des  
églogues sublimes à la vérité ; mais

p12

la pastorale n' exclut point le sublime,  
pourvu que le poète, sans changer  
de lyre, sache descendre à des airs  
plus doux. C' est ainsi que, dans le  
même ouvrage, les tableaux du  
convalescent qui vient respirer la  
fraîcheur d' une matinée du mois de mai ;  
celui du seigneur dans sa terre  
employant sa vie à faire du bien ; les  
épisodes de Lise, du fermier, des  
deux amans auprès d' un tombeau,  
rentrent, sans que le lecteur s' en  
aperçoive, dans le ton simple et tendre  
de la véritable églogue. Ces seuls  
morceaux donnent à M De Saint-Lambert  
une des premières places  
dans le genre pastoral ; comme la  
philosophie, le goût et les beaux vers

du reste de l' ouvrage l' ont placé  
l' égal de nos meilleurs poètes.

p13

Mais qui oseroit, après les saisons,  
tenter un ouvrage de ce genre ? Il est  
plus prudent de prendre une route  
différente : la place est encore belle  
au dessous ; et le roman, après le  
poème, peut se lire avec intérêt.  
En employant ainsi la pastorale,  
on lui conserve les avantages de la  
forme dramatique, et on en sauve les  
inconvéniens ; car le roman admet,  
exige même des scènes : la nécessité

p14

de les lier entre elles, dans le drame,  
par d' autres scènes, produit  
nécessairement des longueurs. Dans le  
roman, deux mots suffisent à la liaison ;  
la marche est vive, rapide ; on court  
d' événemens en événemens ; on ne  
s' arrête qu' à ceux qui peuvent intéresser.  
Les dialogues, les récits, les  
descriptions sont entremêlés, et  
délassent les uns des autres. C' est une  
campagne riante, coupée de ruisseaux,  
de bois, de vergers, de collines ;  
le lecteur y marche long-tems  
sans se fatiguer. Faites-lui faire le  
même chemin dans une plaine superbe,  
mais moins variée, il admire  
et demande à se reposer.  
Le charmant roman de Daphnis  
et Chloé a prouvé depuis long-tems

p15

ce que j' avance. Ce modèle inimitable  
de naturel, de grace, de naïveté,  
a toujours fait plus de plaisir  
que Théocrite et Guarini. Il en feroit  
encore davantage, sans quelques  
images trop libres qui doivent être  
bannies de tout ouvrage de ce genre.

Il faut que l' amour des pasteurs soit aussi pur que le cristal de leurs fontaines ; et comme la plus belle bergère perdrait tous ses attraits en perdant la pudeur, de même le principal charme d' une pastorale doit être d' inspirer la vertu.

Sannazar est, je crois, le premier des modernes qui ait mis l' églogue en roman. Les beaux jours

p16

de l' Italie commençoient alors. Cent ans après, les lettres eurent un moment brillant en Espagne, et Montemayor, Gil Polo, Lope De Véga,

p17

Figuroa, Michel De Cervantes imitèrent Sannazar. Après eux, Sidney en Angleterre et le marquis D' Urfé en France, travaillèrent dans le même genre. Tous ces différens ouvrages, à l' exception de la Diane De Montemayor qui a toujours conservé sa célébrité, eurent

p18

une destinée absolument contraire à celle des bons livres de nos jours. Ils furent beaucoup loués d' abord, ensuite peu lus, et finirent par être presque oubliés. Cet oubli est trop sévère pour quelques-uns, sur-tout pour l' Astrée. Cette bergère qui fit si long-tems les délices de la France, et que nous avons reléguée dans nos anciennes bibliothèques, pourroit nous dire, comme Junie : " et je n' ai mérité, ni cet excès d' honneur, ni cette indignité. " Astrée a un très-grand mérite d' invention : plusieurs épisodes intéressans, quelques descriptions agréables, des traits

de naïveté, de douceur,  
de sentiment, sur-tout les  
beaux caractères de Diane et de  
Silvandre, empêcheront ce livre de  
périr. Mais ce livre a dix volumes ; et  
la longueur, défaut terrible dans tout

p19

ouvrage d'agrément, est encore plus  
insupportable dans la pastorale.  
Cette longueur vient presque toujours  
du trop grand nombre d'épisodes ;  
ce qui lui donne le double  
inconvenient de fatiguer et de détourner  
de l'intérêt principal. Dans l'Astrée,  
dans l'Arcadie de Sidney, la  
multitude des personnages fait trop  
souvent oublier Céladon et Mussidore,  
embarrasse l'esprit du lecteur, et  
dès-lors le rend froid et indifférent.  
D'ailleurs, tous ces princes, tous  
ces héros viennent de trop loin. Tout  
doit se toucher dans la pastorale. Les  
bergers ne communiquent qu'avec  
leurs proches voisins. Ils ne quittent  
guère leur vallon, leur bois, les bords  
de leur fleuve. Le monde finit pour  
eux à une lieue de leur village. Il  
faut donc, si j'ose le dire, accorder  
l'étendue d'un roman pastoral avec

p20

celle du lieu de la scène, proportionner  
la pièce au théâtre, et faire en sorte  
que les épisodes, comme l'a dit  
ingénieusement un anglois, *ressemblent  
aux courtes excursions des  
abeilles, qui ne quittent leur ruche  
que pour aller chercher de quoi  
l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais  
jusqu'à la perdre de vue* .  
Presque tous les auteurs bucoliques  
se sont servis d'un moyen que je ne puis  
approuver : c'est la magie.  
Théocrite, Virgile, Sannazar,  
Montemayor, Lope De Vega, ont mis des  
sortilèges dans leurs pastorales.  
J'admire assurément la beauté de leurs  
vers ; mais je ne puis m'intéresser à

des amans qui se font aimer par des

p21

philtres, ou cessent d'aimer par des breuvages. Il faut que tout soit simple et naturel dans la pastorale. Un véritable berger ignore qu'il y ait une autre manière de gagner un cœur que celle de donner le sien. Il ne doit pas imaginer qu'on puisse jamais guérir d'un premier amour, et si on lui dit que des sorciers ou des sorcières changeront l'état de son âme, il préférera ses chagrins à une pareille guérison. Aucun poète bucolique n'oseroit, avec raison, prendre pour son héroïne une bergère séduite par les richesses ou la grandeur : il me semble que la magie répugne autant, et qu'elle est moins dans la nature. Il me reste à parler d'un grand avantage du roman pastoral, c'est le mélange de la poésie et de la prose ; mélange qui plaît, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

p22

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycomore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre. Vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs pour bien rendre votre tableau. S'il étoit en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie vous forceroit, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète superflue. Ce mot seul nuirait à l'effet. La prose vous permet de le rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style ; ce qui, peut-être, est le seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer ; quand, à

p23

force de clarté, de précision, de vérité,  
vous avez créé une image vivante, faites  
des vers alors, et sur-tout  
faites-les bons. Ils se présentent  
d' eux-mêmes. Il est reçu que tout  
berger, dans le chagrin, chante ses  
peines. Que le vôtre se plaigne en  
vers doux et harmonieux ; soyez poète  
alors ; oubliez la précision, la  
brièveté que vous avez observée dans  
vos récits ; développez vos sentimens ;  
arrêtez-vous sur une idée tendre, sur  
un souvenir douloureux, sur une  
espérance d' un bonheur futur : on vous  
lira, on vous relira peut-être. Ces  
mêmes vers, dans une églogue et  
dans un drame pastoral, précédés ou  
suivis d' autres vers, n' auroient pas  
fait la moitié du plaisir qu' ils feront  
au milieu de la prose.  
Je ne crois pas pourtant qu' il faille  
que ces vers soient longs, ni qu' ils

p24

deviennent trop fréquens dans l' ouvrage.  
D' abord en les alongeant, on  
en diminue l' effet ; de plus, les  
refrains, qui ont de la grace dans le  
chant pastoral, et que l' on doit  
employer le plus qu' on peut, font  
plaisir à la seconde, à la troisième fois,  
plaisent encore à la quatrième, mais  
fatiguent au-delà. Il faut donc qu' un  
berger cesse toujours de chanter,  
avant qu' on ait désiré qu' il se taise.  
Le lecteur, qui à la fin de sa chanson  
lui diroit volontiers *encore* , en  
aura plus de plaisir à retrouver,  
quelques pages plus loin, une nouvelle  
chanson.  
Mais qu' il soit quelque tems sans  
en retrouver ; car la manière d' amener  
ces petits morceaux de poésie est  
malheureusement toujours la même.  
C' est toujours un berger ou une bergère  
qui les chante, ou qui les écrit :

p25

raison de plus pour en être avare.  
Encore est-il nécessaire de compenser  
par la variété des sujets, l' uniformité  
du cadre. Aussi l' auteur se gardera  
bien de chanter toujours des  
plaintes ; il tâchera de mêler quelquefois  
un peu de gaieté dans ses chants ;  
d' y mettre même, s' il le peut, une  
légère teinte de philosophie ; il aura  
recours à la romance, quand la romance  
pourra s' accorder avec son sujet :  
enfin, sous le nom modeste de  
chansons, il fera souvent de petites odes  
à l' imitation de celles d' Anacréon et d' Horace.  
Quant au style de la prose, il  
doit tenir du roman, de l' églogue et  
du poème. Il faut qu' il soit simple,  
car l' auteur raconte ; il faut qu' il soit  
naïf, puisque les personnages dont il  
parle et qu' il fait parler, n' ont d' autre  
éloquence que celle du coeur ; il faut

p26

aussi qu' il soit noble, car par-tout  
il doit être question de la vertu, et  
la vertu s' exprime toujours avec noblesse.  
D' ailleurs, il n' est pas nécessaire  
qu' il n' y ait que des bergers dans  
le roman pastoral. Je pense, au contraire,  
qu' il est bien fait de mêler  
avec eux des personnages d' un autre  
état, d' une condition même  
très-élevée, pourvu qu' ils n' y tombent  
pas des nues, et qu' ils aient un  
rapport bien marqué avec les bergers.  
Indépendamment de la variété  
que cela jette dans l' ouvrage, il est  
consolant de voir des héros, des  
princes se rapprocher de simples  
pasteurs, devenir leurs amis, se  
croire leurs frères, parce qu' ils ont les  
mêmes goûts, parce que les coeurs  
bien nés aiment tous les mêmes choses,  
la nature et la vertu.

p27

C' est par ce moyen principalement,  
c' est en peignant des êtres vertueux  
et sensibles, qui savent immoler au  
devoir la passion la plus ardente, et  
trouvent ensuite la récompense de  
leur sacrifice dans leur devoir même ;  
c' est en présentant la vertu sous son  
aspect le plus aimable, en l' environnant  
de tout ce qui peut en relever  
l' éclat ; en prouvant qu' elle est également  
nécessaire au berger, au prince  
pour être heureux, que je crois possible de  
donner à la pastorale un degré  
d' utilité. Les bergers d' à présent  
ne lisent guère ; mais les maîtres de  
leurs troupeaux lisent ; et si des  
auteurs plus habiles que moi, d' après  
les principes que je viens d' indiquer,  
faisoient des ouvrages où se réuniroient  
à l' intérêt d' un sujet bien choisi  
le tableau touchant des moeurs de la  
campagne, les descriptions toujours

p28

agréables des beautés de la nature,  
l' heureux mélange de la prose et des  
vers, et sur-tout des leçons d' une  
morale pure et douce ; de tels livres  
ne seroient, je crois, ni ennuyeux,  
ni futiles ; et les pauvres des villages  
s' apercevraient si leur seigneur les  
lit souvent.

J' ose essayer ce que d' autres feront  
mieux sans doute. Il est peut-être  
mal-adroit d' avoir commencé par exposer  
les règles et les principes qui  
doivent perfectionner ce genre d' ouvrage.  
Je crains bien d' y avoir manqué le  
premier. Mais, comme on sait,  
le précepte est plus facile que l' exemple ;  
d' ailleurs, si une seule de mes  
réflexions est utile à celui qui fera  
mieux que moi, mon tems n' a pas  
été perdu.  
Je n' ai pourtant jamais tant désiré  
de bien faire : indépendamment

p29

du genre pastoral que j' ai toujours aimé, mon ouvrage avoit un intérêt puissant pour mon coeur : la scène est dans la province, dans l' endroit même où je suis né. Il est si doux de parler de sa patrie, de se rappeler les lieux où l' on a passé ses premiers ans, où l' on a senti ses premières émotions ! Le nom seul de ces lieux a un charme secret pour notre ame ; elle semble se rajeunir en pensant à ce tems heureux de l' enfance, où les plaisirs sont si vifs, les chagrins si courts, les jouissances si pures. Ce souvenir est toujours accompagné de souvenirs encore plus chers : ceux qui nous donnèrent le jour, ceux qui prirent de nous de tendres soins, nos premiers, nos meilleurs amis, viennent embellir les scènes qui se retracent à notre mémoire. On se croit encore avec eux ; on se

p30

retrouve tel qu' on étoit alors : on oublie les peines, les injustices que l' on éprouva depuis, les maux que l' on s' attira, les fautes que l' on a commises ; on ne se souvient que de ses sentimens, qui valent presque toujours mieux que les actions ; de douces larmes coulent malgré soi, et l' on s' écrit avec le premier des poètes latins :

LIVRE 1

p33

j' ai célébré les bergers du Tage ; j' ai décrit leurs innocentes moeurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une ame pure et tendre. C' étoit la première fois que mes doigts mal assurés se posoient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayoit des airs

nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète  
demandoit à l' écho des forêts si les nymphes  
pouvoient m' entendre. Aujourd' hui,  
moins ignorant, mais non moins timide,  
je médite des chants plus doux à mon  
coeur : je veux célébrer ma patrie ; je  
veux peindre ces beaux climats où la verte  
olive, la mûre vermeille, la grappe dorée,  
croissent ensemble sous un ciel toujours  
d' azur ; où, sur de riantes collines  
semées de violettes et d' asphodelle,  
bondissent de nombreux troupeaux ; où enfin  
un peuple spirituel et sensible, laborieux

p34

et enjoué, échappe aux besoins par le  
travail, et aux vices par la gaieté.  
Je te salue, ô belle Occitanie ! Terre  
de tous les tems aimée des peuples qui  
t' ont connue ; toi que les romains  
embellirent des chefs-d' oeuvre de leurs arts ;  
toi dont l' agréable climat força les fiers  
enfants du nord de se fixer dans tes plaines ;  
toi pour qui les arabes quittèrent  
la délicieuse Ibérie, et que les françois  
ont regardée comme le prix le plus beau  
des victoires de Charles Martel ! La  
nature, pour toi prodigue, a réuni dans  
ton sein les trésors partagés au reste du  
monde. Sous ton ciel, aussi pur et  
moins brûlant que celui d' Espagne,  
s' élèvent des moissons plus abondantes que  
celles des campagnes d' Enna ; tes raisins  
ont fait oublier ceux de Falerne et de  
Massique : l' olivier se plaît sur tes  
côteaux aussi bien que sur les bords de la  
Durance ; tes arbres nourrissent le ver  
qui file la pourpre des rois ; le marbre,  
la turquoise et l' or sont produits par ton  
sol fertile ; des eaux qui rendent la santé

p35

coulent du haut de tes montagnes ; les  
plantes les plus salutaires croissent en  
foule dans tes champs. Combien de grands  
hommes, sortis de ton sein, ont rendu  
ton nom célèbre chez les nations

étrangères ! Le trône des Césars t' a dû les  
Antonins, et ce seul bienfait t' a valu la  
reconnaissance du monde. L' orient se  
souvient encore de ce sage et brave Raimond,  
qui, le premier des chrétiens,  
arbora la croix de Toulouse sur les  
remparts de la ville sainte ; l' Aragon se  
vante des rois à qui tu donnas la naissance ;  
Rome chérit la mémoire des  
pontifes qu' elle a reçus de toi ; la  
France se glorifie de tes capitaines,  
de tes magistrats ; la poésie enchanteresse  
te dut son premier asyle. ô  
terre féconde en héros, en talens, en  
fruits, en trésors, je te salue !  
Et vous bergères de mon pays, qui  
cachez, sous un chapeau de paille, des  
attraits dont tant d' autres seroient vaines ;  
vous dont le coeur, aussi pur que le beau  
ciel de vos climats, a conservé cet amour

p36

sacré des devoirs, qui mêle un charme  
secret aux sacrifices qu' il ordonne ; cette  
pudeur aimable et sévère, seule parure  
de la jeunesse ; cette simplicité touchante,  
unique reste de l' âge d' or ; prêtez l' oreille  
à mes récits. Estelle vous ressembloit ;  
Estelle avoit vos yeux noirs et brillans,  
et vos longs cheveux d' ébène, et  
votre visage si doux, où la candeur avec  
la gaieté s' unissent à cette grace naïve,  
qui fuit toujours la beauté qui la cherche,  
et ne quitte point celle qui l' ignore.  
Estelle avoit vos vertus et vos charmes ;  
elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous  
ne l' être jamais ! Puissent vos beaux  
yeux ne répandre des larmes que pour  
plaindre mon héroïne !  
Sur les bords du Gardon, au pied des  
hautes montagnes des Cevennes, entre  
la ville d' Anduze et le village de Massanne,  
est un vallon où la nature semble  
avoir rassemblé tous ses trésors. Là,  
dans de longues prairies où serpentent  
les eaux du fleuve, on se promène sous des

p37

berceaux de figuiers et d' acacias. L' iris,  
le genêt fleuri, le narcisse émaillent la  
terre : le grenadier, la viorne, l' aubépine  
exhalent dans l' air des parfums :  
un cercle de collines, parsemées d' arbres  
touffus, ferme de tous côtés cette vallée ;  
et des rochers couverts de neige  
bornent au loin l' horizon.  
Près de cette retraite charmante, nommée  
à juste titre *Beau-Rivage* ,  
vivoient, sous le règne de Louis Xii,  
des bergers et des bergères dignes d' habiter  
ces lieux enchantés. Des villages de  
Massanne, de Maruèje, d' Arnassan, ils  
venaient se rassembler dans la vallée de  
*Beau-Rivage* ; leurs troupeaux, tantôt  
réunis, tantôt dispersés, alloient chercher  
le serpolet sur les collines ; des chiens  
terribles faisoient la garde du côté des  
montagnes, et les pasteurs avec les bergères,  
assis ensemble près du fleuve,  
jouissoient des doux plaisirs que donnent  
un beau ciel, un bon roi, l' innocence et  
l' égalité.  
De toutes ces bergères, l' honneur,

p38

l' ornement de leur pays, Estelle fut la  
plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse.  
Fille du vieux Raimond et de la  
sage Marguerite, elle aimoit et respectoit  
ses parens, presque à l' égal de l' être  
suprême. Instruite de bonne heure de ses  
devoirs, sans cesse occupée de les suivre,  
elle n' avoit jamais imaginé qu' il pouvoit  
s' en trouver de pénibles. Toutes ses pensées  
étoient pures comme la source du  
Gardon ; tous ses désirs avoient pour  
objet la félicité des autres. Simple, douce,  
franche, sensible, elle ne distinguoit  
point le bonheur de la vertu.  
Estelle habitoit à Massanne. Némorin,  
berger du même village, l' avoit aimée  
dès l' enfance. De même âge tous deux,  
également beaux tous deux, dès leurs  
plus tendres années ils alloient ensemble  
à la prairie. Némorin portoit toujours la  
panetière ou la houlette d' Estelle ; Némorin,  
à chaque aurore, alloit cueillir  
les bluets qu' Estelle aimoit à mêler dans

les longues tresses de ses cheveux noirs.  
Jamais ces beaux enfans n' étoient l' un

p39

sans l' autre. Tantôt ils réunissoient leurs troupeaux, alloient s' asseoir sur le même gazon, et dans les douceurs de leur entretien, chacun n' étoit attentif qu' aux brebis qui ne lui appartenoient pas ; tantôt ils alloient ensemble cueillir des figues ou des mûres, et lorsque leurs mains ne pouvoient atteindre aux rameaux trop élevés, Némorin montoit sur l' arbre, d' où il jetoit dans le tablier d' Estelle les fruits les meilleurs et les plus beaux : d' autres fois, près des genévriers, ils tendoient des pièges aux grives, et quand l' un d' eux apercevoit le premier un oiseau pris dans ses lacets, il couroit vite chercher l' autre pour que ce fût lui qui s' en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout étoit commun, tout se partageoit entre eux. Cette innocente amitié étoit connue de tout le village, étoit respectée de tous les bons coeurs, et les parens d' Estelle n' en prirent aucune alarme, jusqu' à un événement qui commença de les éclairer. C' étoit aux premiers jours de mai ; on

p40

alloit tondre les brebis. Ce travail est toujours mêlé de fêtes. Dès le matin, les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu' ils doivent dépouiller. Là, chaque pasteur prend un lien d' osier, renverse le doux animal inquiet du sort qu' on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant ; il tremble à l' aspect des longs ciseaux dont il voit les bergers s' armer. On s' assied en cercle ; on commence la tonte ; et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyans de la joie commune n' interrompent point les musettes qui font danser, près de là, ceux qui n' ont point de troupeau. Plus loin, de jeunes hommes robustes s' exercent au saut, à la lutte ; d' autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course ; d' autres, avec un mail de cormier, font voler, dans l' air une boule de buis que l' oeil peut

à peine suivre. Quelques pasteurs quittent  
le travail pour aller danser avec les

p41

bergères, tandis que les plus jeunes filles  
viennent s' emparer de leurs ciseaux pesans,  
et d' une main foible et peu exercée  
coupent l' extrémité de la laine, en  
craignant d' offenser la brebis.  
L' heure du repas arrive ; tout le monde  
court se placer autour d' une table immense  
couverte des mets du pays. La  
sobriété, la joie président à ce festin.  
Les riches en ont fait les frais, les pauvres  
en font les honneurs. Les époux,  
les amans sont près de leurs femmes et  
de leurs maîtresses ; les mères parlent  
des prix que leurs fils viennent de gagner ;  
les vieillards racontent d' anciennes  
histoires ; les jeunes gens les écoutent ;  
les bergères chantent des chansons nouvelles :  
le muscat pétille dans les verres ;  
son bouquet parfumé excite la gaieté,  
sans faire naître la licence. Tous sont  
contents, tous sont heureux ; tous quittent  
la table pour l' ouvrage, avec la même  
ardeur qu' ils ont quitté l' ouvrage pour  
la table ; et les journées sont remplies  
par le travail, le plaisir et l' amour.

p42

Lorsque le soir est arrivé, et la laine  
rapportée au village, on se rend sous  
un vieux peuplier consacré depuis plus  
d' un siècle à cet usage. Son tronc vénérable  
est environné d' un double siège de  
gazon. Là se placent les vieillards,  
tenant au milieu d' eux un jeune belier,  
orné de rubans et de guirlandes : c' est le  
prix du combat du chant.  
Le premier jour qu' on le proposa, un  
berger nommé Hélion, parent d' Estelle,  
et venu, pour revoir sa famille, des bords  
de la Durance, vainquit tous les bergers  
du Gardon. Les vieillards lui donnent  
le prix ; et, soit amitié pour Estelle qui  
n' avoit encore que douze ans, soit désir

de plaire à Raimond, le pasteur provençal  
vient offrir le belier à sa jeune cousine,  
en lui demandant un seul baiser  
pour récompense.

Némorin qui, à son âge, n'avoit pu  
entrer en lice, Némorin qui comptoit à  
peine sa quatorzième année, sort aussitôt  
de la troupe d'enfans dans laquelle  
il étoit mêlé, et s'élançant vers Hélion

p43

avec des yeux pleins de colère : le prix  
n'est pas encore à vous, lui dit-il, vous  
ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant.

Némorin demande qu'on l'écoute. Il fait  
remettre le belier entre les mains des  
juges, se place au milieu de l'assemblée,  
appelle le jeune Isidore, celui des enfans  
de son âge qu'il aimoit le plus, et regardant  
les bergers avec modestie :

j'ai applaudi comme vous, leur dit-il,

à la brillante voix du fameux Hélion ;

mais l'heureuse Provence est-elle donc

le seul pays où l'on sache vaincre aux  
combats du chant ? Le désir de venger  
ma patrie élève en ce moment mon esprit.

Hélion vient de célébrer la beauté  
des rives de la Durance ; ses seuls  
compatriotes les connoissent. Je vais chanter  
l'amour ; tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit, tire une flûte qu'il portoit dans  
sa panetière, et joue un air tendre et  
animé : ensuite il remet l'instrument entre  
les mains d'Isidore, qui, répétant

p44

les mêmes sons, accompagne ces paroles.

Ne méprisez point mon enfance ;

celui que vous adorez tous,

celui dont l'empire est si doux

qu'un sourire fait sa puissance ;

des bergers, des princes le roi,

n'est-il pas enfant comme moi ?

Au timide il donne l'audace,

il rend doux le plus emporté,

au sage il prend sa liberté,

et par le bonheur la remplace :  
des héros, des sages le roi,  
n' est-il pas enfant comme moi ?  
Il créa tout ce qui respire ;  
son souffle anime l' univers ;  
sur la terre, aux cieus, dans les mers,  
partout il étend son empire :  
de la nature il est le roi,  
et c' est un enfant comme moi.  
On m' a dit qu' un peu de souffrance  
faisoit acheter ses faveurs ;  
mais pour adoucir ses rigueurs,  
il nous a donné l' espérance.  
De nos coeurs lui seul est le roi,  
et c' est un enfant comme moi.

p45

Dans l' art qu' à mon âge on ignore,  
Estelle m' a rendu savant ;  
quand l' astre du jour est brûlant,  
on ressent ses feux dès l' aurore :  
des dieux et des hommes le roi,  
n' est-il pas enfant comme moi ?  
Ainsi chanta Némorin ; d' une voix unanime  
on lui accorde le prix. Hélion,  
s' efforçant de sourire, applaudit lui-même  
à son jeune vainqueur. Tous les enfans  
poussent des cris de joie, et viennent  
porter des couronnes à Némorin. Celui-ci  
court au belier, dont il s' empare ; il le  
prend dans ses bras, il ne peut le soulever ;  
mais, aidé par Isidore et ses jeunes  
compagnons, il va le porter aux pieds  
d' Estelle : j' ai chanté l' amour, lui dit-il ;  
si l' amour m' a fait vaincre, c' est pour  
que le prix soit à vous.  
Estelle rougit en regardant sa mère.  
Marguerite lui permet d' accepter ce présent,  
et la bergère hésite encore. Enfin,  
d' une main tremblante, elle saisit le  
ruban vert qui étoit passé au cou du belier.  
Les applaudissemens redoublent ; la

p46

troupe des enfans sur-tout, qui, depuis la  
victoire de Némorin, se regardoit comme  
la première, fait éclater ses bruyans

transports. Tous veulent qu' Estelle embrasse Némorin ; tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire dans les bras de Marguerite ; elle refuse d' obéir : mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d' usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l' églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s' approche, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres brûlantes osent à peine effleurer le vif incarnat de la joue d' Estelle. ô que ce baiser les rendit à plaindre ! ô combien il redoubla le feu qui commençoit à s' allumer dans leurs ames ! La liqueur exprimée de l' olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on vient de la jeter. Depuis cet instant, Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l' entraînoit vers Estelle ; chaque jour la

p47

tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L' âge vint ajouter de nouvelles forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble involontaire qui l' agitoit ; bientôt Némorin effrayé connut toute la violence du feu qui le consumoit : mais il n' étoit plus temps de l' éteindre. Tous deux étoient frappés d' un trait dont la blessure ne devoit jamais guérir ; tous deux avoient à combattre leur coeur, l' amour, et seize ans. Le vieux Raimond, le père d' Estelle, s' étoit aperçu avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avoit promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa foi. Jaloux, jusqu' à l' excès, de son autorité, Raimond devenoit inflexible aussitôt qu' on vouloit s' y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeoit de tous les coeurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardoit comme foiblesse tout sentiment qui n' étoit pas devoir.

Son premier soin avoit été d' interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille de parler à ce berger. Estelle avoit obéi ; mais chaque jour, à la vallée, les deux amans se rencontroient ; ils se jetoient un seul coup-d' oeil, et sans violer les ordres de Raimond, sans s' approcher, sans se parler, en se quittant, ils s' étoient dit tout ce qu' ils avoient à se dire.

Ce calme ne dura pas long-temps. Un matin que le jeune berger faisoit sortir ses brebis, il voit paroître le père d' Estelle, qui, d' un ton sévère, lui demande un moment d' entretien. Némorin tremblant, abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où buvoient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :  
je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon ame toute entière, pour vous faire juge de ma conduite. J' avois un ami qui s' appeloit Maurice ; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis,

mourir mes vignes, geler mes oliviers ; ma famille, mes parens m' abandonnèrent. Maurice, que ses richesses mettoient à l' abri de l' indigence, partagea ses biens avec moi. Je l' ai perdu cet ami. à sa dernière heure il m' a fait jurer que j' unirois Estelle avec son fils Méril. Méril a toutes les vertus de son père ; il est amoureux de ma fille ; il compte sur la parole que j' ai donnée à mon bienfaiteur mourant. Pensez-vous que je puisse y manquer ?  
Raimond se tut ; Némorin n' osoit répondre. Je vous entends, reprit le vieillard, mon estime pour vous interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille ; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l' éteindre ? Me jurez-vous de fuir tous les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle ? Certain de votre foi, je n' aurai plus la moindre

alarme. Si cet effort est trop grand pour  
vous, mon parti est pris ; j' arrache  
Estelle à sa patrie, à ses parens, à tout ce  
qu' elle aime. Je cours l' unir avec Méril ;

p50

ensuite nous passerons la mer, s' il le  
faut, pour habiter où vous ne serez pas.  
Ainsi parla le vieillard. Némorin interdit  
put à peine retrouver un peu de voix.  
Raimond, lui dit-il, si je vous promettois  
d' éviter par-tout votre fille, de chercher  
même à oublier un sentiment qui  
m' est plus cher que la vie, je vous  
tromperois, je me tromperois moi-même. Mais  
il n' est pas juste que, pour me fuir, vous  
enleviez Estelle à sa patrie ; il n' est pas  
juste que, pour ma faute, vous punissiez  
tout ce pays. C' est à moi seul de le quitter.  
J' en mourrai, c' est bien mon espérance :  
mais je mourrois plus douloureusement  
encore, en voyant Estelle unie à  
Méril. Recevez donc mon serment...  
(ici le berger s' interrompit, s' appuya  
contre l' abreuvoir, et sa tête tomba sur  
sa poitrine.) oui, je vous jure, ajouta-t-il,  
que je vais m' éloigner de Massanne.  
Malheureusement je suis orphelin, je  
peux disposer de ma vie. Je partirai dès  
ce jour ; j' irai me fixer aussi loin que

p51

vous le voudrez : nommez vous-même  
le lieu de mon exil, ou plutôt de ma  
sépulture.  
Je te plains, répondit Raimond ; mais  
ce sacrifice est nécessaire au repos de ma  
famille. Je ne te demande que de passer  
le Gardon. Promets-moi de ne jamais le  
repasser, je suis content et tranquille.  
Soyez-le, reprit Némorin ; et qu' Estelle  
puisse être heureuse ! Je vais passer pour  
toujours le Gardon.  
En disant ces mots, il quitte le vieillard,  
et va tomber à quelques pas évanoui.  
Raimond accourt, le prend dans  
ses bras, le rappelle à la vie. Le berger

ouvre les yeux et les referme ; il repousse doucement Raimond, et le prie de s' éloigner. Le vieillard le quitte ; des larmes s' échappent malgré lui de ses yeux ; il cherche en lui-même les moyens de récompenser la vertu du jeune pasteur ; et, dans ce dessein, il prend la route du beau vallon de Rémistan. Dès que Némorin eut repris ses sens, il courut chez Isidore. Isidore étoit allé,

p52

ce matin même, à la ville chercher un médecin pour son bienfaiteur malade. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d' Estelle ; la porte en étoit fermée, la fenêtre de la bergère l' étoit aussi. Son troupeau ne devoit pas sortir ce jour-là ; Raimond l' avoit défendu, dans la crainte qu' Estelle ne vît Némorin. Le berger devina l' intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda long-tems cette maison avec des yeux remplis de larmes. ô combien de fois, disoit-il, ne l' ai-je pas vue à cette fenêtre ! Combien de fois, avant l' aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l' instant où elle devoit sortir ! Et je n' y viendrai plus ! Et je ne la verrai plus ! En disant ces mots, il se laisse tomber sur une pierre polie, qu' autrefois il avoit apportée dans cet endroit pour qu' Estelle pût s' y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvroit la porte aux agneaux, et se plaisoit à les voir accourir en bëlant à la mamelle de leur

p53

mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses larmes : ensuite il regagne à pas lents sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, rassemble son petit troupeau ; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, l' ami des

agneaux, il part en soupirant, en retournant  
cent fois la tête vers la maison de  
sa bien-aimée, en prenant le chemin le  
plus long pour arriver au pont de Ners,  
où il devait passer le fleuve.  
Quand il fut près de cet endroit, distant  
de plus d' une lieue de Massanne,  
il s' arrêta, fit reposer son troupeau ; et,  
voulant reculer l' instant où il passeroit  
à l' autre rive, il se coucha sous un olivier,  
près de son fidèle Médor, dont les  
yeux tendres et inquiets sembloient chercher  
dans ceux de son maître la cause de  
son chagrin. Là, l' infortuné pasteur,  
jetant un dernier regard sur cette belle  
vallée qu' il alloit abandonner, se mit à chanter  
ces paroles :

p54

je vais donc quitter pour jamais  
mon beau pays, ma douce amie !  
Loin d' eux je vais traîner ma vie,  
dans les pleurs et dans les regrets.  
Vallon charmant, où notre enfance  
goûta ces plaisirs purs et vrais  
que donne la seule innocence,  
je vais vous quitter pour jamais.  
Champs que j' ai dépouillés de fleurs,  
pour orner les cheveux d' Estelle ;  
roses qui perdiez auprès d' elle  
et votre éclat et vos couleurs ;  
fleuve dont j' ai vu l' eau limpide,  
pour réfléchir ses doux attraits,  
suspendre sa course rapide,  
je vais vous quitter pour jamais.  
Prairie où dès nos premiers ans  
nous parlions déjà de tendresse,  
où, bien avant notre jeunesse,  
nous passions pour de vieux amans ;  
beaux arbres où nous allions lire  
le nom que toujours j' y traçois,  
le seul qu' alors je susse écrire,  
je vais vous quitter pour jamais.  
Ainsi chantoit Némorin. Pendant ce  
tems Estelle, que son père, sous divers  
prétextes, retenoit à la maison, songeoit

p55

à son berger, et désiroit d' être au lendemain pour le rejoindre. L' aurore paroissoit à peine, qu' elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose, Rose sa fidelle amie, la confidente de tous ses secrets ; Rose, qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n' avoit jamais voulu songer à l' hymen, ni à l' amour, parce que l' amitié d' Estelle suffisoit pour remplir son coeur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n' y étoit encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pasteur, chaque bergère le demandoit : Estelle seule n' osoit se plaindre de son absence ; mais elle regardoit sans cesse le chemin par où il avoit coutume d' arriver. La journée entière s' écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En approchant, elle aperçoit

p56

des caractères, reconnoît la main de son amant, accourt et lit ces tristes mots :  
adieu, bergère chérie,  
adieu mes seules amours ;  
je vais quitter la prairie  
où tu venois tous les jours.  
Exilé sur l' autre rive,  
j' y parlerai de ma foi ;  
mais, hélas ! Ma voix plaintive  
ne viendra plus jusqu' à toi.  
Ne pleure pas, mon amie ;  
j' ai peu de tems à souffrir :  
tout mal cesse avec la vie,  
et qui te fuit va mourir.  
Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces tendres adieux. Elle ne pouvoit en détacher sa vue ; elle se plaisoit à les répéter ; elle approchoit ses lèvres de ces caractères. Forcée enfin de s' arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil dont elle ne peut pénétrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite  
s' aperçoit du chagrin de sa fille ; elle lui en

p57

demande la cause en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines ; elle presse Estelle sur son coeur maternel, elle veut aller à l' instant même s' informer dans tout le village de ce qu' est devenu Némorin ; mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille. Vous n' ignorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j' ai donnée à Maurice. Le tems est venu de l' acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connoissez, ma fille, vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton ; préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d' aller à Maguelonne pour des affaires d' intérêts, je ne veux partir qu' après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serois pas le maître de vous donner un autre époux, quand même mon coeur n' auroit pas si bien choisi. Raimond, après ces paroles, sortit

p58

pour aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin pour se jeter dans les bras l' une de l' autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure et se tait. Hélas ! S' écrit Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m' es plus chère que la vie, mais je mourrois mille fois, plutôt que de résister au moindre désir de mon époux. Il est pour moi l' image de Dieu même. Ses volontés sont mes lois ; et les qualités que j' adore en lui, ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle, pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourroit altérer. Je saurai pleurer avec toi, sache obéir avec ta mère. à ces mots elle embrasse Estelle, et toutes deux restèrent long-tems serrées l' une contre l' autre. Mais elles aperçoivent Raimond, et se hâtent d' essuyer leurs yeux. Le vieillard paroît, suivi de

Ménil. Estelle pâlit à cette vue ;  
Marguerite s' avance pour la soutenir.

p59

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grace : sa figure, moins agréable que noble, annonçoit ce calme sérieux que donne l' austère vertu. Ses yeux peu animés cherchoient Estelle, sans avoir l' air de l' empressement. Voilà votre femme, lui dit Raimond ; elle aimera son époux comme elle a toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connoissez, et vous les remplirez, j' en suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Ménil à ces mots prend la main d' Estelle, et la regardant avec gravité : fille de Raimond, lui dit-il, mon coeur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de votre village. Je m' efforcerai de gagner le vôtre : si l' estime et la confiance ont des droits sur une belle ame, je peux espérer d' y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Ménil auprès d' Estelle, et l' entretient, pendant

p60

le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu' il trouve à s' allier avec le fils de son ami, et des nombreux troupeaux qu' Estelle aura pour sa dot. à la fin du repas, le vieillard voulant faire entendre à Ménil la charmante voix de sa fille, lui ordonne de chanter : c' est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort ; Raimond répète son ordre ; Marguerite se tait ; et la triste Estelle, affectant de sourire, chante cette chanson que Némorin lui avoit apprise. Que j' aime à voir les hirondelles à ma fenêtre, tous les ans, venir m' apporter des nouvelles de l' approche du doux printems !

Le même nid, me disent-elles,  
va revoir les mêmes amours ;  
ce n' est qu' à des amans fidèles  
à vous annoncer les beaux jours.  
Lorsque les premières gelées  
font tomber les feuilles des bois,  
les hirondelles rassemblées  
s' appellent toutes sur les toits :

p61

partons, partons, se disent-elles,  
fuyons la neige et les autans ;  
point d' hiver pour les coeurs fidèles,  
ils sont toujours dans le printems.  
Si par malheur dans le voyage,  
victime d' un cruel enfant,  
une hirondelle mise en cage  
ne peut rejoindre son amant ;  
vous voyez mourir l' hirondelle  
d' ennui, de douleur et d' amour ;  
tandis que son amant fidèle,  
près de là, meurt le même jour.  
Estelle ne put finir sa chanson.  
Raimond, qui s' en aperçut, ne voulut pas la  
presser d' avantage. Il quitte la table ; et  
Ménil, plus épris que jamais des attraits,  
de la grace d' Estelle, embrasse le vieillard,  
le supplie de hâter son bonheur,  
et se retire chez son oncle Prosper, qui  
habitoit à Massanne.  
Marguerite, dont les yeux maternels  
n' ont pas quitté les yeux de sa fille,  
Marguerite qui connoît et partage tous  
ses tourmens, invite tendrement Estelle  
à s' aller livrer au sommeil. Estelle obéit,

p62

vient saluer son père, se jette dans les  
bras de sa mère qu' elle presse fortement  
contre son coeur ; et, détournant  
son visage pour cacher ses larmes, elle  
gagne, en soupirant, l' asyle où du moins  
elle pourra pleurer.

LIVRE 2

Ils sont cruels les chagrins d' amour ;  
mais le calme d' un coeur insensible l' est  
davantage. Les plaisirs même que donnent  
la grandeur, les richesses, la vanité,  
ne valent pas les peines des amans.  
L' homme au faite des honneurs, entouré  
de trésors, environné d' esclaves, éprouve  
souvent un vuide plus affreux que la douleur.  
Il tourne ses regards avec complaisance  
sur ses premières années ; il étoit  
pauvre alors, obscur, dédaigné peut-être ;  
mais il aimoit ; ce seul souvenir est plus  
doux pour lui que toutes les jouissances  
de la fortune ou de l' orgueil. Amour,  
amour ! Toi seul tu peux remplir notre  
ame, toi seul es la source de tous les  
biens, tant que la vertu s' accorde avec toi.  
Ah ! Que sans cesse elle soit ton guide,  
et que tu sois son consolateur ! Ne vous  
quittez jamais, enfans du ciel ; marchez  
ensemble en vous tenant toujours par  
la main. Si vous rencontrez dans votre  
route ou les chagrins, ou les malheurs,

soutenez-vous mutuellement. Ils passeront  
ces malheurs, et la félicité dont vous  
jouirez en aura cent fois plus de charmes ;  
le souvenir des peines passées rendra plus  
touchans vos plaisirs. C' est ainsi qu' après  
un orage on trouve plus vert le gazon,  
plus belle la campagne couverte de perles  
liquides, plus brillantes les fleurs relevant  
leurs têtes penchées, et l' on écoute  
avec plus de délices l' alouette ou le  
rossignol qui chantent en secouant leurs  
aîles.  
Estelle seule dans sa chambre songeoit  
à Némorin, et au fatal mariage qui devoit  
se terminer dans trois jours. Elle ne  
pouvoit comprendre pourquoi son amant  
l' avoit abandonnée ; elle inventoit des  
motifs de son départ ; elle formoit le  
projet de l' aller chercher ; et, réfléchissant  
au mot de l' autre rive, qui étoit  
dans les adieux de Némorin, elle résolut  
de descendre les bords du Gardon pour

en apprendre des nouvelles.  
Dès que le jour a paru, Estelle court  
à la vallée. Elle y laisse son troupeau

p65

sous la conduite de Rose, et, suivie  
seulement de son mouton favori, le  
même que Némorin lui avoit donné le  
jour où il vainquit Hélion, elle descend  
le long du fleuve, du côté du pont de  
Ners.  
Pendant le chemin, la triste Estelle  
regardoit toujours la rive opposée. Dès  
qu' elle voyoit un troupeau, son coeur  
palpitoit d' espérance : elle doubloit le  
pas, s' avançoit plus près du fleuve, et,  
le cou tendu, le corps penché sur les  
flots, elle cherchoit des yeux le berger.  
Quelquefois une colline, un bois touffu  
qui venoit jusqu' au bord de l' eau,  
empêchoient Estelle d' examiner l' autre bord.  
Alors elle chantoit, pour que Némorin  
pût l' entendre ; mais la modeste bergère,  
ne voulant être entendue que de lui  
seul, avoit choisi cette chanson.  
L' autre jour la bergère Annette  
ayant perdu son bel agneau,  
pleuroit, et disoit à l' écho  
ses chagrins, que l' écho répète :  
ah ! Bel agneau, tu me trompois,

p66

lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
hélas ! D' après mon coeur, je n' aurois cru jamais  
que l' on pût quitter son amie.  
Je t' ai vu, dédaignant l' herbe,  
mieux aimer souffrir de la faim,  
que de prendre d' une autre main  
les fleurs que t' apportoit Annette.  
Ah ! Bel agneau, tu me trompois,  
lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
hélas ! D' après mon coeur, je n' aurois cru jamais  
que l' on pût quitter son amie.  
Au moindre son de ma musette,  
je te voyois vite accourir ;  
aujourd' hui tu m' entends gémir,  
et tu fuis loin de ton Annette.

Ah ! Bel agneau, tu me trompois,  
lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
hélas ! D' après mon coeur, je n' aurois cru jamais  
que l' on pût quitter son amie.

Estelle étoit parvenue à l' angle que fait  
le Gardon, vis-à-vis de Maruéje. Elle  
n' avoit plus qu' un court trajet pour arriver  
au pont de Ners, lorsqu' elle aperçut un  
troupeau qui païssoit dans la presqu' isle  
que forme le fleuve dans cet endroit.  
Estelle s' arrête, regarde, et ne découvre

p67

ni berger ni chien. Elle continuoit sa  
marche, lorsqu' une brebis de ce troupeau,  
la plus proche du bord, se mit à  
bêler ; aussitôt le mouton d' Estelle se  
jette à la nage, traverse le fleuve, arrive  
au milieu des brebis, court à chacune  
d' elles, saute, bondit, et leur  
exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu' il cause dans le  
troupeau, le fidèle Médor se presse  
d' accourir. Bientôt d' un massif d' azéroliers  
qui ombrageoit une vieille mesure, Estelle  
voit sortir un berger : c' étoit Némorin.

Hélas ! Il n' étoit reconnoissable que  
pour Estelle. Ses vêtemens étoient en  
désordre, ses cheveux tombaient sur son  
front, une pâleur mortelle couvroit son  
visage, ses joues flétries étoient sillonnées de  
larmes, ses yeux éteints regardoient la terre.

Il s' avançoit à pas lents vers son troupeau,  
quand le mouton d' Estelle vient à  
lui en bondissant. Le berger le regarde,  
s' arrête, lève les yeux sur l' autre rive ;  
il voit Estelle immobile, appuyée sur sa

p68

houlette, fixant sur lui des yeux attendris.  
à cette vue, Némorin jette un cri, et  
se précipite vers Estelle. Estelle, par un  
mouvement involontaire, s' avance vers  
Némorin. Tous deux ne s' arrêtent que  
lorsque leur chaussure est baignée par  
les premiers flots ; alors ils baissent  
tristement les yeux sur ce fleuve qui les

sépare, se regardent ensuite sans se parler,  
et la bergère rompt enfin le silence.

Vous nous avez quittés, Némorin ; vous  
fuyez de notre village où tout le monde  
vous aime, où l' on croyoit que vous vous  
plaisiez. Quel motif a pu vous rendre  
votre patrie odieuse ? Vous est-il arrivé  
quelque malheur ? Ou voulez-vous changer  
d' amis ?

Estelle, lui répond Némorin, Estelle,  
si vous connoissez mon coeur, si vous  
avez la moindre idée du sentiment si  
profond et si tendre qui l' occupe tout  
entier, vous devez être bien sûre que  
ma mort suivra ce départ. Mais il falloit  
vous voir malheureuse, ou le devenir

p69

moi-même. Je ne pouvois hésiter. Hélas !  
Nous le sommes tous deux : je le crains  
et je l' espère... pardonnez-moi ce  
mot, Estelle, il échappe à ma seule  
tendresse ; le malheur n' a point d' orgueil.  
Le berger raconte alors tout ce que  
lui avoit dit Raimond, la résolution où  
étoit ce vieillard de conduire Estelle dans  
une autre patrie, si Némorin ne s' exiloit  
pas de Massanne, s' il n' avoit pas fait le  
serment de ne jamais repasser le fleuve.  
Je le tiendrai, ce serment, ajouta-t-il ;  
votre repos en dépend. Je connois votre  
inflexible père ; si j' osois le braver, c' est  
vous qu' il en puniroit. Ah ! Qu' il soit sûr  
de mon obéissance ! J' exposerois mille  
fois ma vie pour mon amour ; mais pour  
mon amour même, je ne puis exposer Estelle.  
Estelle à ces mots lui jette un coup-d' oeil  
de douleur et de tendresse. Ensuite  
elle lui rend compte de ce qui s' est passé  
depuis son départ, de l' arrivée de Méril,  
de son hymen arrêté, du peu d' espoir  
qu' elle avoit en sa mère ; mais elle n' osa

p70

lui dire que cet hymen devoit se faire  
dans deux jours ; elle craignit de mettre  
au désespoir le berger.

Némorin, en l' écoutant, s' efforçoit de prendre un air tranquille. Il dévorait les pleurs qui venoient remplir ses yeux. Il déguisoit ses tourmens, de peur d' augmenter ceux d' Estelle, et affectoit un courage qu' il n' avoit pas, pour en donner à sa maîtresse.

Obéissez, lui dit-il d' une voix entrecoupée, obéissez à votre père ; c' est le premier des devoirs ; c' est la première des vertus. Malheur à l' amour qui rendroit un coeur moins vertueux ! Mérité est estimé ; il mérite de l' être. L' amour qu' il a pour vous lui donnera bientôt de nouvelles qualités. En vivant auprès d' Estelle, il ne peut manquer de devenir aimable. Vous l' aimerez... oui, aimez-le... soyez heureuse... s' il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin, si mon souvenir peut troubler votre repos, Estelle... Estelle... jugez si je vous adore... je consens,

p71

je souhaite que vous m' oubliez. Cet effort, quel qu' il soit, ne vous coûtera jamais autant que ce seul mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage dans ses deux mains, et gagne à pas précipités l' asyle d' où il étoit d' abord sorti. Estelle n' ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le berger, elle demeure immobile. Némorin, arrive près des azéroliers, s' arrête, et ne peut s' empêcher de tourner encore ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, lui crie adieu d' une voix étouffée, le répète deux fois, et se précipite dans la mesure. La bergère demeura long-tems au même endroit, dans l' espérance de le revoir ; mais il ne reparut plus. La malheureuse Estelle, décidée au dernier parti qui lui restoit, rappelle son mouton chéri, qui repasse aussitôt le fleuve, et reprend le chemin de Massanne, en s' arrêtant à chaque pas. Elle n' avoit pas encore perdu de

p72

vue les arbustes qui ombrageoient la mesure,  
quand, tout-à-coup, au détour  
d' une haie, elle aperçoit un jeune homme  
qui s' arrête devant elle, en lui présentant la  
main. C' étoit Méril. Estelle  
rougit à sa vue ; mais, voulant profiter  
de cet instant, elle lui demande, d' une  
voix altérée, de la suivre dans un petit  
bois de lentisques, qui étoit peu éloigné  
du fleuve. Méril l' y conduit aussitôt ;  
là, Estelle, les yeux baissés, lui dit,  
en tremblant, ces paroles :  
pardonnez, Méril, à une jeune et timide  
fille qui, jusqu' à ce jour, a vécu  
libre et heureuse, d' éprouver un peu d' effroi  
au moment de se donner un maître.  
Je ne puis calmer le trouble qui remplit  
mon coeur ; je m' adresse à vous pour le  
soulager. Mais avant de vous ouvrir  
entièrement mon ame, comme je le dois  
sans doute, comme j' en ai le projet, j' ose  
vous supplier, par ce qui vous est le plus  
cher, de me répondre avec toute votre  
franchise : avez-vous pour moi de l' amour ?  
Estelle, lui répondit Méril, je vous

p73

aime depuis deux ans. Mon respect m' a  
seul empêché de vous le dire. La violence  
que je me suis faite pour n' en parler  
qu' à votre père, a rendu plus forte  
cette passion. La certitude d' être votre  
époux l' a portée à son comble ; ce  
sentiment m' est devenu plus cher, plus  
nécessaire que la vie ; il ne s' éteindra  
qu' avec elle.  
à ces mots Estelle pâlit, et renferma  
dans son coeur l' aveu qu' elle étoit prête  
à faire. Elle garda un moment le silence,  
et s' efforçant de rassurer sa voix : je vous  
estime, dit-elle à Méril, quoiqu' à peine  
je vous connoisse. Tout le monde rend  
justice à vos vertus. Je voudrois, avant  
de devenir votre épouse, avoir pu chérir  
vos qualités. Peu de tems doit suffire  
sans doute : j' ose vous le demander ; j' ose  
attendre de vous une grace que je n' obtiendrois  
pas de mon père. Différez vous-même notre  
hymen jusqu' à son retour

de Maguelonne. Mon coeur sera touché  
de cette marque de votre amour. Si vous  
connoissiez ce coeur, vous ne dédaigneriez

p74

peut-être pas de lui commander la  
reconnaissance.  
Vous me demandez, lui répondit Méril,  
un douloureux sacrifice. Mais puisque  
vous l'avez souhaité, il est devenu  
nécessaire. Je vais parler à Raimond ;  
je vais m'efforcer d'obtenir de lui ce qui  
ne doit coûter qu'à moi. J'ignore et  
respecte le motif de votre demande. Puisque  
c'est le secret d'Estelle, il est sûrement  
respectable. Adieu, comptez sur  
ma parole. Quand on ignore l'art de  
plaire, il faut du moins savoir obéir.  
En parlant ainsi, Méril la quitte.  
Estelle demeure touchée de ses derniers  
mots. Le fils de Maurice lui inspire un  
respect mêlé de pitié ; mais Némorin, le  
seul Némorin pouvoit lui inspirer de  
l'amour.  
Tandis qu'elle employoit les derniers  
efforts pour se conserver à lui, ce  
malheureux berger, en proie aux souvenirs  
cruels, aux réflexions accablantes, sans  
ami, sans consolateur, s'étonnoit que  
sa vertu ne pût calmer ses chagrins

p75

cuisans. Sûr d'avoir rempli son devoir, il  
s'indignoit contre lui-même de ne point  
éprouver de soulagement à ses maux.  
Revenu sur le bord du fleuve, il regardoit  
la place qu'Estelle avoit quittée, et  
ne pouvoit en détacher ses yeux. Assis sur  
un quartier de roc, regrettant les courts  
instans de son bonheur passé, calculant  
les longues années de son douloureux  
avenir, il se mit à chanter ces paroles :  
c'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine !  
J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.  
Hâte au moins mon trépas ; quel barbare plaisir  
trouves-tu dans l'horrible peine,  
qui, sans donner la mort, fait si long-tems souffrir ?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure,  
dont l' austère vertu n' eut jamais à rougir ?  
Et toi que j' ai servi jusqu' au dernier soupir,  
amour, ame de la nature,  
j' ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir !  
Contre tant de tourmens je n' ai plus qu' un asyle ;  
comme moi, sans soutien, j' ai vu le foible ormeau  
agité par les vents, déraciné par l' eau,  
tomber : alors il est tranquille.  
J' espère l' être aussi dans la nuit du tombeau.

p76

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie  
profonde s' empara de lui. Fixe,  
immobile, il regardoit l' eau s' écouler avec  
des yeux mornes et farouches. Il se sentoit  
le plus violent désir de se précipiter  
dans les flots ; et trois fois il saisit avec  
force la pierre sur laquelle il étoit assis,  
pour ne pas succomber à cette horrible  
tentation. Enfin, jugeant bien que ce lieu  
où il avoit vu sa bergère, n' étoit propre  
qu' à augmenter son désespoir, il s' en  
éloigne précipitamment, court rassembler  
son troupeau, se met en marche ;  
et, laissant Ners sur sa droite, il dirige  
ses pas vers les montagnes de Vezénobre.  
Arrivé près des bois de Meigron, il  
voit paroître un enfant de treize ans, qui  
vient, avec des yeux baignés de larmes,  
lui demander d' une voix lamentable de  
le sauver d' un grand malheur. Je gardois,  
lui dit-il, le troupeau de mon père ;  
mon chien dormoit ; eh, le chien d' un  
berger de mon âge ne devoit jamais  
dormir ! Un loup terrible, sorti du bois,  
m' a pris mon plus bel agneau, qui s' étoit

p77

un peu éloigné de sa mère. Le loup s' est  
enfui en l' emportant ; la pauvre brebis  
s' est mise à courir après son agneau ;  
elle va se faire manger avec lui, si vous  
ne venez pas à son secours, car je ne  
suis pas assez grand pour tuer un loup,  
mais je le suis assez pour aimer de tout  
mon coeur ceux qui me rendent service.

Némorin touché de ces paroles, de la grace, des pleurs de l' enfant, Némorin, dont le malheur augmentoit encore la sensibilité naturelle, saisit aussitôt un fer de lance qu' il portoit toujours dans sa panetière, et qui s' adaptoit à sa houlette : il appelle Médor, demande de quel côté s' est enfui le loup ; et, guidé par l' enfant qui couroit aussi vite que lui, il vole, il s' enfonce dans les bois. Némorin, l' enfant, Médor, courent long-tems sans reprendre haleine ; ils n' aperçoivent ni loup ni brebis. L' enfant, qui excitoit toujours le berger, le conduit par des détours jusqu' à une petite colline, d' où l' on découvroit la plaine du Gardon et le village de Massanne.

p78

à cet aspect, Némorin s' arrête ; il éprouve un transport de joie, comme s' il revoyoit sa patrie après une longue absence ; les regards fixés sur Massanne, le coeur palpitant d' amour, il cherche la maison d' Estelle, il la distingue, et ses yeux se remplissent de douces larmes. Il éprouve ce qu' il n' espéroit plus, une émotion presque agréable. Heureux sur cette colline, il forme le projet d' y bâtir une cabane pour ne jamais la quitter. Ô combien les amans sont insensés ! Combien les malheureux s' abusent ! Ce même Némorin qui fuyoit la presque isle de Ners, parce qu' Estelle y étoit venue, veut demeurer sur la montagne, d' où il pourra voir tous les jours sa maison. Après s' être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l' enfant, et se reproche de l' avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu' il a perdue, il le cherche, il l' appelle en vain. égaré lui-même, il ne savoit plus quel chemin prendre pour rejoindre son propre troupeau, lorsqu' il

p79

entend un bruit de sonnettes, et reconnoît

bientôt ses moutons conduits par  
l' enfant dont il étoit en peine.  
Rassurez-vous, lui dit cet enfant ;  
tandis que vous étiez ici, votre chien  
sauvoit ma brebis ; alors je me suis  
occupé de vous ramener les vôtres. Les  
voici : adieu, beau berger ; la nuit est  
proche, il est tems que vous cherchiez  
une retraite. Notre ferme est trop loin  
pour vous l' offrir : mais au bas de cette  
colline, vous trouverez le bon Rémistan,  
qui vous donnera l' hospitalité, et vous  
rendra tout le bien que vous avez voulu  
me faire.

En disant ces mots, l' enfant le prend  
par la main, le fait avancer quelques pas  
vers l' autre côté de la montagne, lui  
montre le vallon de Rémistan, et  
disparoît comme un éclair.

Némorin surpris jette les yeux sur ce  
vallon, et demeure enchanté de cette  
vue. Dans un espace de mille pas quarrés,  
environné par des montagnes, il découvre  
une prairie coupée par plusieurs

p80

bouquets de peupliers et de sycomores.  
Une cascade bruyante s' y précipitoit du  
haut d' un rocher, et devenoit un ruisseau  
limpide. Sur ses bords, un petit verger,  
planté des arbres les plus fertiles, étoit  
fermé par une haie vive, tapissée de  
coignassiers, de fraxinelle, d' épine-vinette.  
Plus loin, le ruisseau formoit un étang,  
au milieu duquel s' élevoit une cabane  
entourée de joncs fleuris, et ombragée  
de vieux saules. De grosses pierres  
posées dans l' eau, à peu de distance les  
unes des autres, étoient le seul chemin  
pour y arriver. Un troupeau de moutons  
paissoit au bord de cet étang, et un vieux  
berger, couché sur l' herbe, accompagnoit  
avec sa flûte les linottes et les fauvettes.  
Némorin charmé descend dans le vallon,  
traverse la prairie, passe le ruisseau,  
et s' avance vers le vieux berger. Il  
étoit déjà près de lui, lorsqu' il le voit  
quitter sa flûte, et se préparer à chanter.  
Alors Némorin s' arrête pour écouter ces  
paroles :



dans cette aimable solitude,  
sous l' ombrage de ces ormeaux,  
exempts de soins, d' inquiétude,  
mes jours s' écoulent en repos.  
Jouissant enfin de moi-même,  
ne formant plus de vains desirs,  
j' éprouve que le bien suprême,  
c' est la paix, et non les plaisirs.  
Ici rien ne manque à ma vie,  
mes fruits sont doux, mon lait est pur ;  
sous mes pieds la terre est fleurie,  
le ciel sur ma tête est d' azur.  
Si quelquefois un noir orage  
me cause un moment de frayeur,  
elle passe avec le nuage,  
l' arc-en-ciel me rend mon bonheur.  
Dans le monde où tout l' inquiète,  
l' homme est en proie à la douleur ;  
à peine est-il dans la retraite,  
que le calme naît dans son coeur.  
De même cette onde en furie,  
court dans ces rocs en bouillonnant :  
dès qu' elle arrive à ma prairie,  
elle serpente doucement.  
Némorin, après avoir entendu avec  
un plaisir extrême le chant du vieux  
berger, s' approche de lui, le salue, et lui

p82

demande l' hospitalité. Rémistan lui fait  
un doux accueil, le remercie d' être venu  
dans son vallon, lui offre tout ce qu' il  
possède, et l' invite à le suivre dans sa  
cabane pour lui présenter du lait et des  
fruits.

L' amant d' Estelle, conduit par son  
hôte, passe avec lui sur les pierres de  
l' étang. Il arrive dans la petite isle, où  
tout ce qu' il voit charme ses yeux. La  
cabane étoit bâtie sur un tertre couvert  
d' arbustes. Des ruches posées à l' entrée  
étoient environnées de rosiers, de lilas,  
de jasmins, qui nourrissoient les abeilles  
et embellissoient leur demeure. L' intérieur  
de cet asyle étoit une grotte naturelle,  
tapissée d' une vigne sauvage. Du  
milieu des pampres jaillissoit une source  
qui tomboit près d' un lit de feuilles,  
s' échappoit, en murmurant, dans un petit  
canal de mousse, et s' alloit jeter dans

l' étang. Plusieurs ouvertures, pratiquées dans le roc, renfermoient de grands vases pleins de lait ; d' autres, moins hautes, étoient remplies de fruits rangés dans des

p83

corbeilles. Plus loin étoient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les houlettes, les flûtes du berger, enfin tout ce qui est nécessaire à l' homme pour vivre heureux, et obtenir de la nature les biens qu' elle peut donner. Que votre sort est digne d' envie ! Dit Némorin au vieux berger ; vous coulez dans cette solitude des jours innocens et paisibles. éloigné des hommes toujours occupés de se rendre malheureux, vous vous êtes rapproché de la nature qui travaille sans cesse pour notre félicité. Vous n' avez point à souffrir ici les injustices, les cruautés de vos semblables. Vous possédez les vrais biens ; et l' amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu' aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux, a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l' être suprême des biens qu' il a daigné m' accorder, je mêle quelquefois

p84

des larmes à cette source d' eau vive ; je gémiss... ah ! S' écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse ? ... à ces mots qui lui échappent, le vieillard sourit, et découvrant sa tête chauve : mon fils, lui dit-il, regarde ce peu de cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d' autres maux, préserve au moins de ceux de l' amour. Je ne pleure plus ma maîtresse, mais je regrette ma patrie ; ce sentiment ne s' éteint jamais. Je suis né sur les bords de l' Isère. Soldat au sortir de l' enfance, j' ai passé mes belles années dans les camps du roi

Charles VIII. J' ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l' honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard dont les vertus et la valeur ont plus illustré nos armes que toutes nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus retenu par l' amour dans cette belle contrée. J' aimai long-tems une bergère de Massanne, j' en fus aimé ; mais ses parens la forcèrent de donner sa main à un autre époux. Résolu de la fuir, pour ne

p85

pas ajouter à ses maux, je vins cacher mon désespoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j' employai pour me guérir les secours que le ciel nous donne : la raison, le travail, le tems. Je défrichai ce vallon, je détournai ce ruisseau qui vivifie ma prairie, mes mains embellirent cette grotte, je plantai ces arbres chargés de fruits, et ce troupeau que tu vois là-bas ruminer à l' ombre de ces peupliers vient de deux agneaux que m' avoit donnés ma bergère. Plus je m' occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse étoit heureuse avec son époux ; j' en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme ma récompense d' avoir rempli mon devoir. Peu-à-peu le calme revint dans mon ame ; il ne me resta plus de mon ancienne passion qu' un souvenir doux, qui avoit un charme secret pour mon coeur, me rendoit plus chère ma solitude, et m' attachoit à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l' estime de moi-même.

p86

Tranquille dans ce vallon, où j' ai tout créé, où j' ai tout vu naître, rien ne manqueroit à ma félicité, sans un desir qui la trouble sans cesse. Je suis vieux, j' approche du terme ; je voudrois, avant d' y arriver, revoir encore le village où je naquis, les champs

où je passai mon enfance, la maison  
qu' habitoit ma mère. Je ne l' y retrouverois  
plus ; mais j' irois pleurer sur sa tombe,  
mais je reconnoîtrois la place où, enfant,  
je la voyois filer. Ce besoin pressant de  
mon coeur se fait sentir tous les jours  
davantage, sans que je puisse espérer de  
le voir jamais satisfait. Seul, relégué dans  
cette vallée, sans parent, sans ami, comment  
abandonner mon troupeau, ma cabane,  
tous mes biens ? Comment m' exposer  
à perdre dans un moment ce qui  
m' a tant coûté d' années ? Qui prendroit  
soin de mon verger, de mes brebis pendant  
mon absence ? Quel seroit l' aimable  
pasteur qui voudroit s' en charger jusqu' à  
mon retour ?  
Mon père, répond aussitôt Némorin,

p87

je croyois mon ame fermée aux plaisirs,  
mais celui de vous écouter, et l' espoir de  
vous être utile, l' ont ranimée un moment.  
Je me charge de vos brebis, je garderai  
votre cabane, je cultiverai votre verger,  
pendant le tems que vous irez revoir  
votre patrie, et satisfaire le premier, le  
plus doux besoin d' un coeur sensible. J' ai  
aussi un troupeau ; dans ce moment il  
est dispersé sur cette haute montagne.  
Permettez-moi de le faire entrer dans ce  
vallon, de le mêler avec le vôtre. Mes  
soins et ma tendresse les confondront.  
à votre retour, vous me rendrez celui  
que vous ne voudrez pas ; et le bonheur  
dont vous aurez joui m' aura trop payé  
de mon foible service.  
Mon cher fils, reprend le vieux pasteur  
en l' embrassant, j' accepte cette offre ;  
mais j' exige un serment de toi. Jure-moi  
par ce que tu chéris le plus, que tu ne  
quitteras pas ce vallon avant que je sois  
revenu ; et si je reste plus de deux ans,  
si la mort me surprend dans ma longue  
route, honore-moi en acceptant cette

p88

grotte, ce troupeau, ce verger dont je n' ai pris tant de soins que dans l' espoir de les laisser à un berger vertueux. Je t' ai trouvé : sois mon héritier. Némorin voulut s' opposer à la volonté du vieillard ; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur l' écorce du plus beau de ses peupliers la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura par la bergère qu' il adoroit et qu' il ne voulut pas nommer, de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajouta-t-il, je demande qu' il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne, en montrant celle qui regardoit Massanne. Rémistan eut de la peine à l' accorder : Némorin vouloit briser l' écorce. Enfin le vieux berger céda, et courut avec son jeune ami rassembler le troupeau qu' il avoit laissé sur la colline. Tous deux le firent entrer dans le vallon ; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l' instruisit des principaux secrets qu' une longue expérience

p89

lui avoit appris sur le soin des troupeaux, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie ; et sans lui faire aucune question indiscrete, sans avoir l' air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans ses discours les consolations les plus propres aux maux que souffroit le jeune berger. Après avoir ainsi passé une partie de la nuit, le solitaire et le pasteur se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du jour précédent endormit bientôt Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution, et, sans attendre l' aube du matin, il se mit en marche à l' heure même.

LIVRE 3

Le véritable amour ne peut exister sans l'estime ; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si vive et si douce, source de plaisirs et de peines, de tourmens et de délices, cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les âmes pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles ; mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentimens vers un seul objet, ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un seul mot de colère, et ces ravissemens inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus ; ils sont passés avec le premier amour. Le coeur n'en est plus susceptible. C'est le lis coupé sur sa tige ; la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs. Il n'étoit pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour Méril. Elle n'en

rendoit pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendrait la parole qu'il lui avoit donnée, elle craignoit que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen. Pour donner le tems au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée à parler de Némorin avec la fidelle Rose. Le soir venu, la triste Estelle ramena son troupeau plus tard qu'à l'ordinaire. Un tremblement la saisit en rentrant dans sa maison. Méril l'attendoit à la porte : rassurez-vous, lui dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le tems de prononcer ces paroles ; Marguerite et Raimond parurent aussitôt. Ma fille, dit le vieillard, j'avois résolu de vous unir à Méril avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez. Mais votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le tems de vous plaire. Je partirai donc avant ce

mariage. Pendant les deux semaines que

p92

durera mon absence, Méril demeurera chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon arrivée, votre hymen s'achèvera, sans qu'aucun prétexte puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parloit, Estelle regardoit sa mère, et lisoit dans ses yeux remplis de tendresse qu'elle partageoit sa joie. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre coeur la place que j'y voudrais occuper ? Hélas ! Lui répondit Estelle, la reconnaissance vous la donne dès aujourd'hui dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'étoit point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie ; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs de sa fille baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois, et, détournant

p93

la tête pour cacher son émotion, il lui dit : c'est assez, ma fille, je suis content. Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour : Raimond lui marqua plus de tendresse, plus de confiance qu'il ne lui en avoit jamais marqué. Il lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnoit pour sa dot ; il conseilloit à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massanne, afin, disoit-il ; de ne pas vivre un seul jour loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutoit avec transport ; Méril consentoit à tout ; la pauvre Estelle, le coeur gonflé de soupirs, s'efforçoit de remercier son père, et de

sourire à son époux.

Le lendemain avant l' aurore, Estelle  
et sa mère préparoient déjà tout ce qu' il  
falloit pour le voyage de Raimond.

Marguerite avoit cousu, dès la veille, dans  
une ceinture de peau, les pièces d' or que  
Raimond devoit porter à Maguelonne.

Estelle avoit rempli de provisions un sac

p94

de cuir que deux bergers attachèrent sur  
la mule du maître. Méril les aidait, en  
regrettant de ne pas suivre le vieillard.

Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse  
avec ta femme et ta mère, avec ce que  
j' ai de plus cher. C' est en restant près  
d' elles que tu m' es le plus utile ; c' est en  
vous aimant réciproquement que vous  
me prouvez si vous m' aimez.

En prononçant ces mots, il les  
embrasse, monte sur sa mule ; et, sans  
vouloir qu' aucun de ses valets  
l' accompagne, il prend la route de Maguelonne.

Méril le suivit des yeux aussi long-tems  
qu' il put le voir. Ensuite, se retournant  
vers Marguerite et vers Estelle : j' ai  
perdu mon protecteur, leur dit-il ; à présent  
qu' il est parti, personne ne m' aimera.  
Estelle et sa mère furent touchées de  
l' air sensible dont il dit ces paroles.

Marguerite le rassura. Méril osa demander  
à Estelle la permission de la suivre  
quelquefois à la vallée ; elle ne put la lui  
refuser.

Depuis ce moment l' amoureux Méril,

p95

sans fatiguer Estelle de ses assiduités,  
employa près d' elle ces soins tendres et  
délicats, qui gagnent toujours un coeur  
sensible, lorsque ce coeur ne s' est pas  
donné. Trop clairvoyant pour ne pas  
s' apercevoir qu' un chagrin profond dévorait  
Estelle, sans cesse il cherchoit à l' en  
distraire, sans jamais chercher à le  
pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avoit  
Estelle pour objet ; chaque jour une surprise

agréable la forçoit à la reconnoissance.  
Le riche Méril alloit acheter tout  
ce qui arrêtoit les yeux d' Estelle. Si la  
bergère parloit d' un site qui lui avoit  
semblé agréable, le lendemain elle y  
trouvoit une cabane qui portoit son nom.  
Si de beaux agneaux attiroient d' elle un  
éloge, le soir les agneaux étoient dans  
sa bergerie. Méril prodiguoit son or pour  
augmenter, pour embellir les champs,  
les troupeaux, les possessions d' Estelle.  
Il s' efforça même d' acquérir les talens  
qu' elle aimoit, et il parvint à composer  
cette chanson, qu' il alla graver sur un  
hêtre de la vallée.

p96

J' aime, et je ne puis exprimer  
mes vœux, mon respect, ma tendresse ;  
je ne puis chanter la maîtresse  
qu' il m' est si facile d' aimer.  
Si je dis qu' elle est la plus belle  
des bergères de ce hameau ;  
je n' aurai dit rien de nouveau ;  
ce n' est un secret que pour elle.  
Si je parle de ses vertus ;  
amis, parens, tout le village,  
en ont parlé bien davantage,  
et les malheureux encor plus.  
Si, plus hardi, j' ose entreprendre  
de lui dépeindre mes tourmens ;  
mon coeur abonde en sentimens  
mais mon esprit ne peut les rendre.  
Taisons-nous, craignons d' offenser  
la beauté pour qui je soupire ;  
et cessons de si mal lui dire  
ce que je sais si bien penser.  
C' étoient les premiers vers qu' avoit  
faits Méril. Estelle les lut, et sourit.  
Méril se crut le plus heureux des hommes.  
Il se trompoit. La constante bergère  
n' étoit occupée que de Némorin. Tous

p97

les jours, avec son amie, elle conduisoit  
son troupeau du côté de Ners. Dès  
qu' elle arrivoit au pont, elle s' arrêtoit,

s'asseyoit au bord du fleuve, et Rose alloit sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenoit quelques heures après : son air triste annonçoit de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleuroit, alors elle s'imaginait que Némorin s'étoit précipité dans le fleuve.

Tous les efforts, toutes les consolations de Rose, ne pouvoient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettoit le comble aux tourmens d'Estelle.

Toute espérance étoit perdue ; Raimond devoit revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyoit être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie ; et, gagnant toutes deux la vallée : ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin ; demain mon devoir me défendra de prononcer ce nom chéri : profitons du moins, mon aimable amie, des derniers

p98

momens dont mon coeur peut jouir. J'ai commencé plus tôt la journée, pour te parler de lui plus long-tems. Viens avec moi, là-bas, vers ces deux aliziers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois, après la défense de mon père, il osa venir m'aborder ; c'est là... mais je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine, en gardant toutes deux le silence.

Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir : nous étions bien jeunes encore ; c'étoit peu de tems après sa victoire sur Hélion. Tiens, ma Rose, j'étois assise là, au pied de cet arbre, appuyée contre ces pierres. Je filois ma quenouille, et je pensois à lui. Mon fil s'étoit cassé ; mon fuseau étoit par terre, je ne songeois pas à le ramasser. Tout-à-coup je le vois paroître... il venoit par là... il portoit à deux mains son chapeau, dans lequel étoit un nid de fauvettes. Il rougit en m'abordant, se mit

à genoux, me présenta le nid, et chanta  
 une chanson que je n' ai jamais oubliée,  
 écoute-la, je veux te la dire ; je pleurerai  
 peut-être en la chantant, mais ces  
 larmes ne font pas de mal ; d' ailleurs,  
 n' ai-je pas besoin de m' accoutumer aux larmes ?  
 à ces mots, la bergère embrassa Rose,  
 la tint un moment serrée contre son sein,  
 puis, s' efforçant de retrouver sa voix,  
 mets-toi là, dit-elle, c' est là qu' il étoit ;  
 et voici ce qu' il me chanta :  
 ce matin, dans une bruyère,  
 j' allois dénicher ces oiseaux,  
 quand un vieux berger en colère  
 est venu me dire ces mots :  
 méchant, ton adresse cruelle  
 mériteroit qu' on la punît.  
 J' ai répondu : c' est pour Estelle ;  
 le vieux berger plus rien n' a dit.  
 Des petits la mère tremblante  
 me suit dans le bois, dans les champs ;  
 elle crie, elle se lamente,  
 et me demande ses enfans :  
 rends-les moi, rends-les moi, dit-elle,  
 de mes amours c' est le doux fruit.

La fauvette plus rien n' a dit.  
 Heureux oiseaux, à ma bergère  
 dans vos chants peignez mon ardeur :  
 hélas ! Une loi trop sévère  
 m' interdit un si doux bonheur.  
 Némorin, timide et fidèle,  
 craint Raimond, se cache et gémit ;  
 son coeur parle toujours d' Estelle,  
 mais sa bouche plus rien ne dit.  
 En s' entretenant ainsi, les deux bergères  
 passèrent la journée à la fontaine  
 des aliziers. Le discret Méril, respectant  
 leur solitude, n' osa venir les troubler. Le  
 soir, elles regagnèrent de bonne heure  
 la maison, où Estelle comptoit trouver  
 son père de retour.  
 Il n' étoit point arrivé. Marguerite veilla  
 toute la nuit en attendant son époux ;  
 mais le soleil se leva sans que Raimond  
 parût, il se coucha sans que l' on revît  
 ce vieillard. Marguerite versoit déjà des

larmes ; Méril parloit d' aller à sa  
rencontre ; Estelle, inquiète pour l' auteur  
de ses jours, oubloit son funeste hymen

p101

pour souhaiter le retour de son père.  
Après trois jours d' une inutile attente,  
Méril, impatient, veut aller à Maguelonne.  
Il s' arme d' un bâton ferré ; se fait  
suivre d' un de ses valets, dit adieu à  
Marguerite, à sa fille, et promet de ne  
revenir qu' avec Raimond.  
Il part. La triste Marguerite reste avec  
Estelle, qui cherche en vain à calmer ses  
craintes. L' aimable Rose ne les quitte  
pas. Tous les soirs, la mère et ses deux  
filles (c' est ainsi qu' elle les appeloit)  
vont attendre Raimond sur la route. Chaque  
jour elles avancement plus loin ; la  
vieille Marguerite se fait aider par les  
jeunes bergères pour monter sur les collines,  
d' où elle pourra découvrir plus de  
pays. Quand la nuit est venue, elles  
reprennent le chemin de leur maison, elles  
y rentrent fatiguées, mais ne se livrent  
au sommeil qu' après avoir adressé une  
fervente prière à Dieu, pour qu' il veille  
sur les voyageurs.  
Au moment de cette pieuse occupation,  
elles entendent aboyer les chiens ;

p102

Estelle se précipite à la porte : c' étoit le  
valet de Méril. Il étoit seul et portoit  
une lettre. Il la présente d' un air qui  
glace d' effroi la mère et la fille.  
Marguerite tremblante n' ose rompre le cachet ;  
Estelle a la même crainte ; Rose  
ouvre ce fatal billet, et le lit.  
Méril à Marguerite.  
" préparez, sage Marguerite, toutes  
les forces de votre ame ; je viens la  
frapper du plus rude coup.  
La guerre s' est rallumée entre le roi  
d' Aragon et notre bon roi. Les pirates  
espagnols sont venus surprendre Maguelonne.  
Ils ont égorgé la moitié des habitans,

pillé, embrasé les maisons ; et,  
remontant sur leurs vaisseaux à l'approche  
des compagnies d'ordonnance  
de Montpellier, ils n'ont laissé qu'une  
solitude et des cadavres. Mon malheureux  
ami étoit dans la ville, la nuit de  
cet affreux carnage. Le peu de citoyens  
échappés aux ennemis sont revenus depuis  
leur départ. Raimond n'a point

p103

reparu. J' ai cherché, j' ai demandé partout Raimond. Je n' ai plus d' espoir de le retrouver. Tous les morts étoient inhumés quand je suis arrivé à Maguelonne... que ne le suis-je moi-même auprès du corps de mon ami ! Adieu, sage Marguerite, songez qu' il vous reste une fille pour laquelle il faut que vous viviez. Il ne me reste rien à moi : aussi je vais cacher mes tristes jours dans un désert ; je vais attendre, loin de vous, loin de ma patrie, que la mort me rejoigne à mon ami. C' est le seul moyen qu' ait mon coeur de ne plus fatiguer de sa constance celle à qui je n' ose dire adieu. "

Marguerite s' évanouit à la lecture de cette lettre. Estelle, fondant en larmes, s' empressoit de la rendre à la vie ; Rose les secouroit toutes deux. Enfin Marguerite reprit ses sens ; mais les pleurs ne la soulageoient point encore. Sa douleur profonde et muette ne pouvoit pas sitôt s' exhiler. Après un long et morne silence, elle fit demander l' envoyé de Méril

p104

pour l' interroger elle-même sur tous les détails de son malheur. Cet envoyé n' étoit déjà plus à Massanne. Son maître lui avoit ordonné d' aller sur le champ à Lézan vendre ce qu' il lui restoit de bien. Méril, décidé à ne plus revoir sa patrie, vouloit aller finir ses jours dans une terre étrangère.

L' inconsolable Marguerite pensa mourir de sa douleur. Estelle lui prodigua ces soins touchans, si doux pour les ames sensibles, et qu' elles seules savent rendre. Sans cesse auprès de sa mère, veillant sur tous ses instans, sans lui parler de consolations, elle avoit l' art de lui en offrir. Au désespoir elle-même d' avoir perdu l' auteur de ses jours, en se livrant aux mouvemens de son ame, en mêlant ses larmes à celles de sa mère, elle finissoit par les essuyer. Tout ce que la tendresse la plus ingénieuse peut imaginer, tout ce que la pitié la plus délicate peut mettre en usage, fut employé par

Estelle. Le ciel la récompensa en lui conservant sa mère ; mais jusqu' au jour où

p105

elle fut certaine d' avoir ramené un peu de calme dans ce coeur déchiré, la vertueuse bergère s' interdit de songer même à Némorin.

Après plus de deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son coeur de s' occuper de son amour. Rien ne pouvoit plus s' opposer à ce qu' elle devînt l' épouse de son amant. Méril, en s' expatriant, avoit renoncé lui-même à ses droits. Marguerite étoit loin d' apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvoit soulager ses maux. L' aurore d' un heureux avenir commençoit à luire aux yeux de la bergère ; il ne falloit plus que retrouver celui qu' elle aimoit.

Marguerite fut la première à lui en parler ; Estelle rougit et l' embrassa. La bonne mère mit aussitôt en campagne ses serviteurs pour découvrir les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire ; elles vinrent même jusqu' au vallon de Florian, s' approchèrent des bords du Vidourle, et

p106

firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Couta. Toutes leurs courses furent vaines, nulle part on n' avoit vu le berger ; les deux amies revenoient chaque fois plus affligées auprès de la bonne Marguerite, qui les consolait à son tour.

Un jour qu' Estelle et la fidelle Rose s' étoient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d' une longue marche, elles s' étoient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

ah ! S' il est dans votre village  
un berger sensible et charmant,

qu' on chérisse au premier moment,  
qu' on aime ensuite davantage ;  
c' est mon ami : rendez-le moi ;  
j' ai son amour, il a ma foi.  
Si par sa voix tendre et plaintive  
il charme l' écho de vos bois,  
si les accens de son hautbois  
rendent la bergère pensive ;  
c' est encor lui : rendez-le moi ;  
j' ai son amour, il a ma foi.

p107

Si, même en n' osant rien vous dire,  
son seul regard sait attendrir ;  
si, sans jamais faire rougir,  
sa gaîté fait toujours sourire ;  
c' est encor lui : rendez-le moi ;  
j' ai son amour, il a ma foi.  
Si, passant près de sa chaumière,  
le pauvre, en voyant son troupeau,  
ose demander un agneau,  
et qu' il obtienne encor la mère ;  
oh ! C' est bien lui : rendez-le moi ;  
j' ai son amour, il a ma foi.

p108

Estelle n' avoit pas fini sa chanson,  
lorsqu' un enfant de treize ans, qui  
l' écoutoit sans être vu d' elle, sort d' un  
petit bosquet peu éloigné, et lui dit d' une  
voix émue : je le connois celui que vous  
cherchez ; suivez moi, je vais vous rendre  
Némorin.  
La bergère à ce nom ne peut retenir  
un cri de joie ; elle serre la main de Rose,  
remercie l' enfant le plus doucement qu' il

p109

lui est possible, et toutes deux suivent  
le jeune guide.  
Hilaric, c' étoit le nom de l' enfant, les  
conduit vers les bords du fleuve, détache  
une barque qu' un lien d' osier retenoit,  
y fait entrer les deux bergères, saisit

l' aviron et les passe de l' autre côté.  
Rose avoit peur, Estelle la rassuroit.  
L' enfant les conduit vers le bois de Maigron :  
elles hésitèrent d' y entrer seules  
avec lui ; mais l' âge de leur guide, et  
sur-tout l' espoir de retrouver Némorin  
leur donnent de la confiance. Elles marchent,  
font plusieurs détours, montent,  
descendent quelques collines, et trouvent  
enfin un petit sentier étroit qui les conduit  
au vallon de Rémistan : lieu charmant,  
mais lieu d' exil, où le fidèle Némorin  
passoit les nuits à pleurer sa maîtresse,  
et les jours sur la montagne à  
regarder de loin sa maison !  
Les derniers rayons du soleil n' éclairaient  
plus que le sommet des coteaux,  
lorsqu' Hilaric et les deux bergères  
arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène

p110

des regards inquiets sur la cabane, sur  
le verger, sur les bords du tranquille  
étang ; elle ne voit point Némorin ; mais  
elle aperçoit de loin son troupeau, et  
reconnoît le fidèle Médor. à cette vue,  
les larmes de joie coulent de ses yeux,  
son coeur palpite avec tant de vitesse,  
qu' elle est obligée de s' appuyer contre  
un peuplier, pour laisser passer cette  
vive émotion.

Comme elle alloit se remettre en  
marche, elle aperçoit des caractères sur  
l' écorce du peuplier ; elle regarde et lit  
ces paroles :

arbre charmant, qui me rappelle  
ceux où ma main grava son nom,  
ruisseau limpide, beau vallon,  
en vous voyant je cherche Estelle.  
ô souvenir cruel et doux,  
laissez-moi, que me voulez-vous ?  
Si quelquefois, sous cet ombrage,  
mes yeux succombent au sommeil,  
je la vois ; mais l' affreux réveil  
m' enlève une si chère image.  
ô souvenir cruel et doux,  
laissez-moi, que me voulez-vous ?

p111

Insensé ! Quel est mon délire !  
Je ne vis que par mes regrets :  
ah ! Si je les perdois jamais,  
que mon coeur seroit prompt à dire :  
ô souvenir cruel et doux,  
revenez, pourquoi fuyez-vous ?  
Estelle essuyoit ses yeux pour  
recommencer à lire ces vers, lorsqu' Hilaric  
découvre Némorin qui descendoit la  
montagne par le même chemin où ils étoient  
arrêtés. Estelle s' enfonce aussitôt dans un  
massif de coudriers ; Rose et l' enfant se  
cachent avec elle, et la bergère  
tremblante observe d' un oeil humide tous les  
mouvemens du berger.  
Il descendoit en silence, la tête baissée,  
tenant dans ses mains un ruban vert  
qu' Estelle lui avoit autrefois donné. Il  
s' arrêtoit d' espace en espace, regardoit  
ce ruban, le baisoit, et continuoit son  
chemin. Quand il fut arrivé près de  
l' endroit où les bergères étoient cachées, il  
fixa long-tems ce ruban, et tout-à-coup  
détournant la tête : pourquoi chercher,  
s' écria-t-il, à augmenter ainsi mes maux

p112

par les souvenirs d' un bonheur passé ?  
Pourquoi conserver encore les gages  
cruels d' un amour qui jamais ne doit  
être heureux ? Je ne veux plus te voir,  
fatal ruban, dont la couleur m' a trompé :  
va loin de moi, va pour toujours avec  
mes fausses espérances !  
En disant ces mots, il jette le ruban, et  
paroît plus tranquille. Mais le souffle du  
zéphyr emportant le ruban vers les  
coudriers, Némorin s' élance pour le  
repandre : Estelle plus prompte le saisit, et  
le présentant au berger : il ne vous a pas  
trompé, dit-elle, puisque Estelle vous  
aime toujours.  
Némorin interdit la regarde. Il n' en  
peut croire ses yeux, et demeure sans  
mouvement ; enfin il revient à lui, jette  
un cri, tombe à genoux, et tend les bras  
vers Estelle.  
La bergère, serrant sa main, le relève  
avec un doux sourire : oui, lui dit-elle,  
c' est moi, c' est bien moi qui viens

retrouver mon ami. Nous n' avons plus de  
maux à craindre ; levez-vous, Némorin,

p113

levez-vous, notre bonheur va commencer.  
Rose accourt avec Hilaric. Elle confirme  
au pasteur interdit l' assurance d' une  
félicité qu' il regarde encore comme un  
songe, et lorsque l' heureux Némorin est  
enfin en état de les entendre, toutes  
deux le mènent au pied du peuplier, où  
il s' assied au milieu d' elles.

C' est là qu' Estelle lui raconte les  
événemens qui se sont passés, le malheur  
arrivé à Raimond, la généreuse conduite  
de Méril ; elle donne de nouveaux pleurs  
à la mémoire de son père ; et Némorin  
n' a pas besoin de réflexion pour repousser  
loin de son coeur le moindre sentiment  
d' une joie qui auroit offensé sa bergère.  
Dès qu' Estelle a fini son récit, Rose veut  
que le berger parte à l' instant même pour  
revenir à Massanne. à ce discours, Némorin  
souple, baisse les yeux, et les relevant  
tristement vers Estelle : mon bienfaiteur,  
lui dit-il, le vénérable Rémistan, m' a fait  
jurer de l' attendre ici. Ce bon Rémistan  
m' a comblé de biens, m' a donné sa  
cabane, son troupeau, dans un moment

p114

où j' étois seul, isolé sur la terre, forcé  
de renoncer à vous et à ma patrie. Dois-je  
trahir mon ami ? Dois-je violer un serment  
que vous voyez gravé sur cet arbre, à côté  
de celui que j' y venois écrire tous les jours  
de vous adorer jusqu' au tombeau ?  
Estelle affligée et surprise n' ose  
prescrire à Némorin de manquer à sa parole.  
L' idée n' en vient pas seulement au berger.  
Rose seule cherchoit des raisons, quand  
le jeune Hilaric, les regardant avec  
gravité : c' est de moi, leur dit-il, de moi  
seul, que votre bonheur dépend. Il ne suffit  
pas pour votre mariage du consentement  
de Marguerite, il vous faut encore  
celui d' Hilaric.

Les deux amans étonnés ne peuvent  
comprendre ce discours : écoutez, ajoute  
l' enfant, et rendez grace au ciel de m' avoir  
trouvé. Sans moi, l' aimable Némorin  
seroit encore pour deux ans exilé dans  
cette vallée.

Il y a trois mois à-peu-près que j' étois  
sur cette colline, prenant des oiseaux au  
filet, quand le vieux Raimond, votre père,

p115

qui s' étoit égaré dans ces bois, vint me  
demander de le conduire au vallon de  
Rémistan. Je quittai mes appeaux, je guidai  
le vieillard, non sans remarquer pendant  
le chemin qu' il étoit triste et rêveur.  
Nous trouvâmes le bon Rémistan occupé  
à tresser des corbeilles d' osier, à cette  
même place où nous sommes. Raimond,  
après l' avoir salué, me pria de les laisser  
seuls, parce qu' il avoit à confier des  
secrets au solitaire. Ce mot de secret éveilla  
ma curiosité ; et, faisant semblant de  
m' éloigner d' eux, je revins me cacher dans  
ces mêmes coudriers, pour écouter les  
deux vieillards. C' étoit mal fait, j' en  
conviens, mais ma faute vous est utile.  
Raimond commença par raconter au  
solitaire votre passion pour Estelle, ses  
projets de la marier avec Méril, et la  
promesse qu' il avoit exigée de vous, le  
matin même, que vous passeriez pour  
toujours le Gardon. La vertu, la soumission  
de Némorin, ajouta-t-il, m' ont vivement  
touché. Je lui ôte sa maîtresse, je  
l' exile de sa patrie ; je veux du moins

p116

rendre doux cet exil. Mais je connois trop  
Némorin pour me flatter qu' il acceptât  
rien de moi. C' est par vos mains que  
passeront mes dons. J' y trouverai le double  
plaisir de faire du bien et d' être ignoré.  
Je sais, poursuivit-il, que depuis long-tems  
vous êtes tourmenté du desir de retourner  
dans votre patrie. Vous m' avez  
fait offrir plusieurs fois de me vendre ce

beau vallon, mettez-y vous-même le prix ;  
je vais le payer à l' instant, pourvu que  
vous trouviez un moyen de faire accepter  
à Némorin ce foible dédommagement  
de tous les maux que je lui cause, et que  
vous ayez assez d' adresse pour obtenir de  
lui le serment qu' il ne sortira de  
long-tems d' ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les  
deux vieillards d' accord, méditèrent  
ensemble la manière de vous attirer dans  
ce vallon : ils convinrent de se servir de  
moi. Raimond acheta sur le champ le  
verger, le troupeau, tous les biens qu' il  
vouloit vous donner. Ensuite il me rappela,  
et, sans m' instruire de ses desseins

p117

que je savois, il m' envoya sur vos traces,  
avec promesse de me donner quatre  
agneaux, si je parvenois à vous amener  
dans ces lieux.

Je vous cherchai ; je vous découvris  
dans la presqu' isle de Ners, et vous  
observai, sans être vu, le jour où Estelle  
vint vous parler. Le lendemain je vous  
suivis dans votre route ; je feignis  
d' avoir besoin de votre secours contre le  
loup, et je vous conduisis ainsi jusqu' où  
l' on vouloit que vous vinssiez. Rémistan  
a fait le reste. Raimond me donna les  
quatre agneaux promis, en me  
recommandant le silence, que j' ai  
fidèlement gardé. Mais aujourd' hui j' ai  
entendu Estelle vous demander à tous les  
objets qu' elle voyoit ; j' ai voulu finir ses  
peines ; et j' ai pensé que la mort de  
Raimond me dégageoit d' un secret si fatal  
à vos deux coeurs.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin  
l' embrassa mille fois. Ami, lui dit-il,  
puisque ils sont à moi, ce vallon, ce verger,  
cette cabane, je te les donne dès

p118

ce moment. Qu' ai-je besoin de rien posséder ;  
puisque je vais vivre auprès d' elle ?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle long-tems avec complaisance de la bonté de son père ; son amant ajoute à ses éloges ; et ces deux coeurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes à la mémoire de leur ancien persécuteur. Cependant la nuit étendoit ses voiles ; il étoit tems de reprendre le chemin de Massanne. Némorin laisse son troupeau sous la garde d' Hilaric. Il part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l' autre rive ; de là ils n' ont qu' un court trajet jusqu' au village.

#### LIVRE 4

p119

Il faut l' avoir connu l' affreux malheur de vivre loin de ce qu' on aime, pour pouvoir se faire une idée des ravissement qu' éprouve notre ame, lorsqu' on lui rend le bien qu' elle avoit perdu. Il faut avoir répandu les larmes amères de l' absence, pour sentir toute la volupté des douces larmes du retour. Je te plains, malheureux amant, qu' un sort cruel a forcé de quitter l' objet de tes vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à tes maux : chaque heure te rappelle un plaisir perdu ; tu calcules avec désespoir tous les instans qui s' écoulent avant la fin de ton exil ; tu crois les abrégés en les recomptant sans cesse. Tu portes les yeux cent fois le jour sur le chemin qui conduit aux lieux où tu laissas ton coeur ; tu le mesures avec effroi ; et le voyageur que tu découvres sur cette route te semble jouir d' un destin plus heureux que celui des rois. Je te plains ; mais que tu seras digne d' envie le jour où tu revoleras vers elle !

p120

Le jour où, reconnoissant de loin sa maison,

tu la verras à sa fenêtre attendre  
l'heureux instant qui doit payer tant de  
chagrins ? Ah ! Cet instant... s' il se  
prolongeait, tu ne pourrais le supporter ;  
ton ame, qui trouva de la force contre  
les maux, seroit accablée de tant de bonheur.  
Némorin l' éprouvoit en traversant le  
fleuve avec sa maîtresse ; en se retrouvant  
dans cette vallée qu' il n' avoit plus  
espéré de revoir : en songeant qu' il alloit  
vivre auprès d' Estelle, l' aimer, le dire  
hautement, et la posséder avant peu de  
mois. Cette idée, cette espérance, l' émotion  
qu' il ressentait, lui ôtoient presque  
la raison. Il marchait en silence, tenant  
le bras de sa bergère, le serrant sans  
cesse contre son coeur, et ne pouvant  
exprimer son ravissement qu' en pressant  
contre ses lèvres la main de Rose et de  
son amante.  
La nuit étoit tout-à-fait fermée lorsqu' ils  
arrivèrent à Massanne. Marguerite,  
inquiète de sa fille, avoit envoyé des

p121

bergers, avec des pins allumés, pour  
chercher Estelle qu' elle croyoit égarée. Le  
plaisir qu' elle ressentit, en la voyant  
paroître avec Némorin, fut le premier  
qu' elle eût éprouvé depuis le trépas de  
Raimond. Elle embrasse le jeune berger ;  
ensuite, joignant sa main à celle de sa  
fille : son coeur t' a choisi, lui dit-elle ;  
ce coeur et le mien ont toujours été  
d' accord. Sois son époux, Némorin, et puisses-tu  
la rendre heureuse autant qu' elle est  
aimée de sa mère !  
Estelle avec Némorin tombent aux  
pieds de Marguerite. Cette bonne mère  
les bénit ; puis, les relevant avec  
tendresse : mes enfans, leur dit-elle,  
j' attends de vous une grace. Trois mois sont  
à peine écoulés depuis la mort de mon  
digne époux. Permettez-moi de différer  
votre mariage jusqu' à la fin des six  
premiers mois. Je sais bien qu' à cette  
époque ma douleur sera la même, mais mon  
deuil paroîtra moins grand. D' ailleurs,  
quelle que soit mon amitié pour Némorin,  
la seule idée qu' il n' étoit pas le

p122

choix de mon époux semble me prescrire  
ce retard. Pardonnez-le moi, mes  
enfans, la décence l' exige, et mon coeur  
le demande.

En disant ces mots, Marguerite s' attendrit ;  
les deux amans la consolent, et  
promettent de ne point parler d' hyménée  
avant les six mois expirés. Némorin,  
après avoir cent fois remercié le ciel,  
Marguerite, Estelle, Rose ; Némorin,  
transporté de joie, retourne dans son  
ancienne cabane, et se livre à la douce  
espérance que rien ne peut désormais  
s' opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l' aurore, il étoit à  
la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent  
pas à l' y suivre. Toutes deux s' arrêtrèrent  
de loin pour considérer le berger allant  
d' arbre en arbre reconnoître les anciens  
chiffres qu' il avoit gravés. Il imprimoit  
ses lèvres sur ceux qu' il retrouvoit ; il  
écrivait de nouveau ceux que le tems  
avoit détruits. Némorin, ivre d' amour,  
ne pouvoit se lasser de revoir ces lieux.  
Il promenoit des yeux attendris sur tous

p123

les objets qui l' environnoient. Il y revenoit  
sans cesse, et leur adressoit ces paroles :  
je vous salue, ô lieux charmans,  
quittés avec tant de tristesse,  
lieux chéris où de ma tendresse  
je vois par-tout les monumens.  
Lorsqu' une sévère défense  
m' exila de ce beau séjour,  
j' en partis avec mon amour,  
et j' y laissai mon espérance.  
J' ai retrouvé dans d' autres lieux  
des eaux, des fleurs et de l' ombrage ;  
mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,  
n' avoient point de charme à mes yeux.  
On n' est bien que dans sa patrie ;  
c' est là que plaisent les ruisseaux,  
c' est là que les arbres plus beaux  
donnent une ombre plus chérie.  
Qu' il est doux de finir ses jours  
aux lieux où commença la vie,  
d' y vieillir près de son amie,

sans changer de toit ni d' amour !  
L' on étoit alors au commencement de  
l' été ; tous les troupeaux de la plaine

p124

devoient, selon l' antique usage, quitter  
bientôt les bords du fleuve, pour aller  
chercher dans les montagnes un ciel  
moins brûlant, et des pâturages plus  
frais. Les brebis d' Estelle jointes à celles  
de son amant qu' Hilaric amena dès le  
lendemain, formèrent un immense troupeau.  
Un maître étoit nécessaire pour  
veiller, dans un pays étranger, sur les  
pasteurs qui le conduiroient. Tant que  
Raimond avoit vécu, il avoit toujours  
fait ce voyage. Marguerite exigea que  
Némorin le fit à sa place.

C' est à toi, mon fils, lui dit-elle, à  
conserver le bien de ton épouse. D' ailleurs,  
ton retour ici, ta passion pour  
Estelle, l' assiduité que tu ne pourrais  
t' empêcher de lui marquer, donneroient  
un prétexte à la calomnie. Il faut  
t' éloigner, Némorin. Conduis nos troupeaux  
à la montagne ; tu reviendras dans les  
premiers jours de l' automne ; le deuil  
d' Estelle sera fini ; et votre hymen  
deviendra la récompense de ton respect  
pour mes conseils.

p125

Cette sage résolution de Marguerite  
perça le coeur des deux amans ; mais ils  
en sentirent la nécessité. La bergère  
elle-même, malgré la douleur extrême  
que lui causoit la seule idée de se  
séparer encore de Némorin, la bergère  
l' exigea de lui ; et le malheureux pasteur,  
toujours soumis aux volontés d' Estelle,  
n' osa plus se plaindre dès qu' elle eut  
parlé.  
L' instant du départ des troupeaux est  
une époque célèbre dans le beau pays  
qu' Estelle habitoit. On s' y prépare dès  
long-tems. Chaque fermier, chaque pasteur  
marque ses brebis d' une lettre ou

d' un chiffre ; il assemble les bergers qui  
doivent les conduire à la montagne ; leur  
donne ses ordres, ses conseils ; leur fournit  
des armes pour les défendre, des remèdes  
pour les guérir, des provisions  
pour eux-mêmes. Le jour, le moment  
sont fixés pour que tous les troupeaux  
d' un village se réunissent dans le même  
endroit. C' est de-là qu' ils partent ensemble.

p126

La marche est ouverte par les chèvres,  
troupe indocile et légère qui s' avance  
la tête levée, bondit, s' écarte,  
revient, choisit les chemins les plus difficiles,  
s' élance au sommet des rochers,  
s' y arrête suspendue pour brouter  
l' extrémité de la verdure, ne redoute ni  
berger ni chien, et n' obéit qu' à son caprice.  
Après elles, à un long intervalle, viennent  
les grands et fort beliers, dont on  
a découpé la toison pour la peindre de  
couleurs diverses. Leurs cornes sont  
entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité  
s' augmentent encore par ces ornemens. Ils  
marchent suivis de chiens armés  
de colliers brillans, dont les pointes  
d' acier reluisent au soleil. Ces surveillans  
soumis et fidèles cèdent le pas aux  
beliers, quand il n' y a point de danger à  
craindre, mais le reprennent au moindre  
péril.  
Derrière eux viennent les jeunes moutons  
et leurs mères, troupe innombrable,  
dont les sonnettes font un bruit sourd et  
continuel qui accompagne les bêlemens

p127

des brebis, les aboiemens des chiens, les  
chansons des jeunes bergers.  
Ces derniers ferment la marche. Parés  
de leurs plus beaux habits, ils ont orné  
leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets  
qu' ils tiennent de leurs maîtresses.  
Armés d' épieux au lieu de houlettes, un  
air guerrier se mêle à leur douceur  
naturelle. Environnés de tous les habitans

des hameaux, ils s' avancent en jouant des  
airs auxquels on répond par des applaudissemens.  
Les bergères se rassemblent  
sur leur passage ; plusieurs d' entre elles  
versent des larmes ; toutes font des vœux  
pour leur prompt retour ; toutes, se tenant  
par la main, suivent les pasteurs  
jusqu' à un ruisseau, où les deux troupes  
séparées chantent alternativement cette  
chanson :

Les Bergers.

Adieu, charmantes bergères,  
nous quittons ces beaux climats ;  
nous allons porter nos pas  
vers des terres étrangères ;  
là, jusqu' à notre retour,  
point de plaisir, point d' amour.

p128

Les Bergères.

Adieu, nos amis, nos frères ;  
adieu, fidèles amans ;  
rapportez des coeurs constans  
à celles qui vous sont chères ;  
pour nous jusqu' à ce retour,  
point de plaisir, point d' amour.

Les Bergers.

Sur ces montagnes lointaines  
vos troupeaux s' embelliront ;  
mais vos bergers souffriront ;  
et, pour soulager leurs peines,  
ils n' auront dans ce séjour  
ni le plaisir, ni l' amour.

Les Bergères.

Le voyageur solitaire,  
qui verra notre pays,  
s' arrêtera tout surpris,  
en disant à la bergère :  
eh quoi ! Dans ce beau séjour,  
point de plaisir, ni d' amour ?

Les Bergers.

Si, pour nous rendre infidèles,  
les beautés de ces hameaux  
viennent consoler nos maux,

p129

nous dirons : vous êtes belles ;

mais pour nous jusqu' au retour,  
point de plaisir, ni d' amour.  
Les Bergères.  
Si quelqu' amant de la ville,  
venoit d' un air séducteur,  
pour surprendre notre coeur,  
nous dirons : c' est inutile ;  
pour nous jusqu' à leur retour,  
point de plaisir, ni d' amour.  
Tel est l' ordre de cette fête, que Némorin  
vit arriver avec tant de douleur. Il  
ne se trouva point au départ. De si  
nombreux témoins auroient gêné ses adieux.  
Tandis que tous les troupeaux se  
rassembloient à la vallée, et que celui de  
Marguerite se mettoit en marche avec  
les autres, sous la conduite de quatre  
pasteurs qui devoient obéir à Némorin,  
ce malheureux amant étoit convenu avec  
Estelle de se rendre à la fontaine des  
aliziers.  
Ils y arrivèrent tous deux bien avant  
l' heure convenue. Rose accompagnoit  
son amie. Dès que Némorin aperçut sa

p130

bergère, il courut au devant d' elle ; Estelle  
précipita ses pas vers lui. Ils s' abordent,  
veulent se parler, et ne peuvent  
prononcer une parole. Leur langue est  
attachée à leur palais ; un poids terrible  
les oppresse ; ils se regardent en pleurant,  
se prennent tous deux par la main ;  
et, toujours gardant le silence, ils  
viennent s' asseoir près de la fontaine. Rose  
s' arrête derrière eux.  
Il faut donc vous quitter encore, dit  
enfin le berger ; il faut aller souffrir de  
nouveau les tourmens qui m' ont pensé  
donner la mort ! Et c' est vous qui l' avez  
voulu ! C' est vous qui l' avez commandé !  
Ah ! Mon amie, mon amie, je vous  
obéirai sans doute ; mais vous apprendrez  
bientôt ce qu' il m' en aura coûté pour  
vous obéir.  
En disant ces mots, le pasteur quitte  
la main de la bergère, et détourne ses  
yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques  
instans sans lui répondre. Enfin,  
d' une voix entrecoupée :  
voilà, dit-elle, comme tu me consoles !

p131

Voilà comme celui qui possède mon coeur  
prend soin de le ménager ! Ingrat, c' est  
moi qui demeure ; et c' est toi qui oses  
te plaindre ! C' est toi qui oses comparer  
ce départ à celui que je ne peux me rappeler  
sans frémir ! Songe que le moment  
de ton retour est marqué, que la main  
d' Estelle t' attend, que rien ne troublera  
plus...

ah ! Pardonne, ma chère Estelle, s' écria  
le berger en reprenant sa main, pardonne  
au délire que me cause la douleur.  
Je te quitte, je te quitte ; ce seul  
mot, ce mot affreux me prive de ma raison.  
Les plus tristes pressentimens viennent  
accabler mon ame ; les idées les  
plus funestes me poursuivent ; une voix  
secrète m' avertit que je touche au plus  
grand des malheurs... ô mon amie,  
ma douce amie, jure-moi de m' aimer  
toujours, tu me l' as dit mille fois, tu ne  
me l' as pas assez dit : répète-le cent fois  
encore ; promets de ne jamais oublier  
ton ami ; promets...  
t' oublier, interrompt Estelle ; regarde

p132

les lieux où tu me laisses : ici, tout est  
plein de toi ; ici, je te verrai par-tout.  
Dans le pays que tu vas habiter, mille  
objets nouveaux pourront distraire ta  
douleur ; ici tout augmentera la mienne.  
Cette prairie, cette fontaine, ta maison,  
celle de ma mère, tout ce qui m' environnera,  
tout ce qui frappera ma vue,  
me rappellera Némorin. J' y viendrai  
tous les jours à cette prairie, et je n' y  
rencontrerai plus mon ami. Je reviendrai  
m' asseoir à cette fontaine, et mes larmes  
baigneront la place où tu es à présent  
assis. Je passerai devant ta maison ; elle  
me semblera un affreux désert. Je  
rentrerai dans la mienne sans l' espoir de t' y  
trouver. Ah ! Mon ami, mon bien-aimé,  
ne crains pas que je t' oublie ; craignons  
plutôt... tes terreurs passent dans  
mon ame ; j' éprouve comme toi des pressentimens

affreux. Hier au soir, l' oiseau  
de la nuit est venu se poser sur ma fenêtre ;  
j' ai entendu ses cris funèbres jusqu' à  
la naissance du jour. Ils m' ont fait  
frémir malgré moi. Mon ami, mon doux

p133

ami... ne pars pas, reviens auprès  
de ma bonne mère ; nos larmes l' apaiseront :  
ne pars pas, Némorin, reste avec  
moi, avec la moitié de toi-même ; dis,  
mon ami, réponds-moi, veux-tu ne pas  
partir ?

Rose entendit ces paroles, et se pressa  
d' arriver. Némorin, transporté de joie,  
alloit consentir à ce que désiroit Estelle.  
La sage Rose s' y opposa ; elle leur  
rappela la résolution de Marguerite de ne  
les marier qu' à l' automne, les bruits  
injurieux pour Estelle qu' occasionneroit le  
retour de Némorin, le respect, l' obéissance  
qu' ils devoient à leur tendre mère,  
sur-tout la peine qu' ils lui causeroient.  
Rose parloit, les amans pleuroient ;  
mais ils cédèrent aux raisons de Rose.  
Némorin se lève pour partir ; Estelle le  
retient encore ; elle lui donne un bracelet  
de ses cheveux, que le berger mit  
sur son coeur ; puis, pressant ses lèvres  
sur la main d' Estelle, il prononce adieu  
d' une voix étouffée, le répète cent fois,  
en disant toujours que c' est la dernière,

p134

et ne peut se résoudre à se mettre en  
marche. Estelle répétoit aussi adieu, lui  
disoit de partir, et ne retiroit pas sa  
main. Enfin Rose les sépare ; et, malgré  
les pleurs, malgré les cris de Némorin,  
elle entraîne loin de lui la malheureuse  
Estelle qui retournoit encore la tête, et  
s' arrêtoit pour lui tendre les bras.  
Le berger immobile la suivoit des yeux.  
Il ne la vit bientôt plus, il la regardoit  
toujours. Enfin, faisant un effort sur  
lui-même, il s' éloigne de la fontaine, et  
prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduse, gagna les bois de Valory ; et, dirigeant ses pas vers la Mélouse, après dix jours de marche, il arriva sur les bords du foible Galaizon. C' étoit là qu' il devoit passer l' été. Son premier soin fut de chercher les pâturages les plus solitaires, pour n' être point distrait dans sa douleur. éloigné de tous les autres bergers, occupé de la seule Estelle, il s' enfonçoit dans la montagne, il

p135

gravissoit les rochers les plus escarpés pour porter sa vue du côté de Massanne. Impatient de voir finir le jour, il parquoit ses moutons bien avant la nuit, et se hâtoit de se retirer dans sa cabane, espérant arriver plus vite au lendemain.

Il avoit déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois, et son courage étoit épuisé, lorsqu' un matin, plongé dans une mélancolie plus profonde qu' il ne l' avoit encore éprouvée, il se lève avant l' aube du jour, et va s' asseoir sur une roche écartée.

L' aurore ne teignoit point encore l' horizon, les étoiles parsemoient de feux brillans la vaste étendue des cieux ; la lune, sur son déclin, réfléchissoit dans les ruisseaux sa lumière foible et tremblante ; l' écho lointain des rochers répondoit aux cris monotones des habitantes des marais ; toute la contrée étoit couverte d' un voile sombre ; quelques vers luisans, errans ça et là, se distinguoient seuls dans l' obscurité.

Némorin, après avoir long-tems

p136

considéré ce calme profond qui augmentoit sa tristesse, tourne ses yeux vers l' orient, et chante ces paroles :  
du soleil qui te suit trop lente avant-courrière ;  
étoile du matin, fais briller ta lumière ;  
hélas ! Pendant la nuit, je désire le jour.

Mais dès que ses rayons éclairent la contrée,  
je ne puis souffrir sa durée,  
loin de l' objet de mon amour.  
Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes,  
les fidèles beliers sont près de leurs compagnes,  
d' elles, de leurs agneaux caressés tour-à-tour.  
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille ;  
moi seul je gémiss et je veille  
loin de l' objet de mon amour.  
Eh quoi ! Sûr d' être aimé, certain d' unir ma vie  
au digne et tendre objet dont mon ame est ravie,  
le plus parfait bonheur m' attend à mon retour !  
Je me le dis en vain, une terreur secrète  
me suit, m' agite, m' inquiète,  
loin de l' objet de mon amour.  
Ainsi chantoit le malheureux berger ;  
et la diligente aurore commençoit à  
couvrir les montagnes de couleur de rose  
et d' or. Némorin, jadis si sensible aux

p137

beautés de la nature, Némorin contemple  
sans plaisir le majestueux lever du  
soleil. Il retournoit tristement à son  
troupeau lorsqu' il aperçoit de loin une  
bergère qui venoit vers lui. Son premier  
mouvement fut de fuir, pour ne pas se  
trouver sur son passage ; mais il croit  
reconnoître cette bergère, et il s' arrête en  
la regardant.  
Elle approche à pas lents, les mains  
jointes, l' air accablé de fatigues et de  
douleur. Némorin la considère : quelle  
est sa surprise en reconnoissant Rose !  
Rempli de trouble et d' effroi, il se  
précipite vers elle, il voit des larmes dans  
ses yeux, et n' ose lui demander le sujet  
de son voyage. Couvert d' une pâleur  
mortelle, la bouche ouverte, il attend  
en silence que Rose l' instruisse de son sort.  
Malheureux Némorin, lui dit la bergère,  
je n' ai voulu confier à personne le  
triste devoir dont mon amitié s' acquitte  
en ce jour. Estelle me l' a demandé ;  
Estelle a exigé de moi que je vinsse vous

p138

porter les dernières expressions de son amour, les derniers adieux de son coeur... que dites-vous ? S'écria Némorin, Estelle ne vit plus ? ... Estelle vit encore, mais elle est morte pour vous. à cette parole, Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine, la jette sur son visage, lui prend la main, l'appelle tendrement. L'infortuné ouvre les yeux, et les tournant douloureusement vers Rose : achevez-moi, lui dit-il, par pitié achevez-moi. Estelle a changé, Estelle ne m'aime plus ! ... ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé ! Estelle ne m'aime plus ! En répétant ces paroles, il retombe le visage contre la terre, il l'embrasse avec étreinte, comme son dernier asyle, il mord les pierres et le gazon qu'il trempe de larmes amères. Estelle vous adore, lui répondit Rose, et cet amour qui ne peut s'éteindre, cet amour qui lui est plus cher que la vie, doit la rendre à jamais malheureuse.

p139

à ces mots, Némorin relève la tête : elle m'aime, s'écria-t-il : elle m'aime toujours ; vous me l'assurez ? Vous ne me trompez pas ? Ah ! Si son coeur est encore à moi, parlez, je puis tout supporter. Rose lui répète qu'Estelle ne peut changer ; le berger plus calme essuie ses pleurs, et prête une oreille attentive à ce récit de la fidelle Rose. Huit jours ne sont pas écoulés depuis que l'heureuse Estelle me disoit sans cesse que dans deux mois vous seriez son époux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des aliziers ; nous y passions les journées à parler de vous ; et quand le retour des glaneuses nous avertissoit de regagner la maison, nous retournions près de Marguerite, à qui nous en parlions encore. Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation, nous entendons frapper vivement à la porte ; nous en tressaillâmes malgré nous. Après nous être remises, Estelle et moi nous

allons ouvrir. Jugez de notre surprise

p140

en reconnaissant Raimond et Méril. Le premier mouvement d' Estelle fut de se précipiter au cou de son père. Elle le tient embrassé long-tems ; et, sans prendre garde à Méril, elle court annoncer à Marguerite l' arrivée inattendue de son époux.

ô mon ami, mes larmes coulent encore en me rappelant les transports, le délire de Marguerite. Elle ne pouvoit en croire ses yeux ; elle ne pouvoit s' arracher des bras du vieillard ; elle le baignoit de ses larmes, elle les essuyoit sans cesse pour le regarder encore, pour bien s' assurer que c' étoit lui qu' elle pressoit contre son coeur. Raimond que ses pleurs étouffoient, faisoit de vains efforts pour parler. Pressé tour-à-tour et à la fois par son épouse et par sa fille, ce vieillard, si peu caressant, ne pouvoit suffire aux transports qui l' agitoient dans ce moment. Enfin, quand leur joie commune fut un peu calmée, Raimond, prenant Méril par la main, le présente à Marguerite et à sa fille : voilà mon libérateur, leur

p141

dit-il, voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. écoutez le récit de ce qu' il a fait pour moi. Alors, malgré les instances de Méril, Raimond nous raconta comment, la nuit même de son arrivée à Maguelonne, les pirates espagnols avoient surpris et pillé la ville ; comment, éveillé des premiers, armé seulement d' un bâton, il s' étoit défendu long-tems ; mais accablé par le nombre, couvert de blessures, il fut pris, chargé de chaînes, et traîné dans les vaisseaux des vainqueurs qui repartirent au point du jour. On le conduisit à Barcelonne, où, après sa guérison, les pirates mirent un si haut prix à sa liberté, que le généreux Raimond résolut de rester dans l' esclavage, plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille,

en leur faisant savoir son infortune.  
Résigné à tous les malheurs de sa destinée,  
il étoit matelot sur les vaisseaux ennemis,  
et se reposoit un jour sur le rivage de la  
mer, quand tout-à-coup il vit paroître  
Ménil.

p142

Ménil, après avoir cru Raimond tué,  
après nous l' avoir écrit, avoit fait vendre  
ses biens de Lézan pour aller s' établir en  
Roussillon. Là instruit par des matelots  
ennemis que Raimond étoit prisonnier à  
Barcelonne, il y courut avec sa fortune.  
Cette fortune devint le prix de la liberté  
de Raimond. Le vertueux Ménil regarda  
ce jour comme le plus beau de sa vie.  
Plus heureux de sa pauvreté qu' il ne l' avoit  
jamais été de ses richesses, il avoit  
repris avec son ami la route de  
Massanne, où ils venoient d' arriver.  
Raimond pleuroit en nous faisant ce  
récit. Il le termine en prenant la main  
de sa fille, et disant au bon Ménil : voilà  
le seul bien qui me reste, car tout ce  
que je possède ne paieroit pas ce que  
t' a coûté ma rançon. Accepte-le, mon  
ami, non pour m' acquitter ; j' aime à  
rester ton débiteur ; mais pour ajouter  
encore à ce que tu fis pour moi.  
En cet endroit, Némorin interrompit  
Rose : c' en est fait, lui dit-il, mon  
malheur est au comble ; j' estime et j' aime

p143

mon rival. Ménil a mérité la main d' Estelle.  
Qu' ils soient heureux ! Qu' ils soient  
heureux ! Et que je sois le seul à plaindre !  
Rose voulut le consoler ; Némorin la  
pria de continuer son récit.  
Après l' action de Ménil, ajouta Rose,  
Estelle et Marguerite sentirent bien que  
rien ne pouvoit plus suspendre un hymen  
auquel Raimond attachoit son bonheur.  
Ce vieillard, sans s' informer de ce  
qui s' étoit passé pendant son absence,  
sans témoigner ni curiosité, ni mécontentement,

prit Estelle en particulier,  
et lui montrant sur ses bras meurtris les  
marques encore récentes de ses chaînes :  
quel jour, lui dit-il en la regardant,  
épouses-tu mon libérateur ? Demain,  
répondit Estelle.  
à ce mot, Raimond l' embrassa ; mais  
voyant qu' elle pâlissoit, il la laisse avec  
Marguerite, et va tout préparer pour  
cet hymen.  
Estelle vous écrivit alors. J' ai brûlé  
cette lettre qui n' auroit fait qu' augmenter  
vos maux ; et, craignant votre désespoir,

p144

redoutant les malheurs affreux qu' il pouvoit  
attirer sur mon amie, je suis partie  
avec Hilaric, pour venir vous annoncer  
cette affreuse nouvelle, pour venir pleurer  
avec vous, et vous offrir les consolations  
que la tendre amitié peut donner.  
Voilà le motif qui m' a guidée ; mon  
ami, pardonnez-moi le mal que je vous fais.  
Ils sont donc unis ? Demanda le berger  
d' un air sombre. Ils le sont, répondit  
Rose ; et jamais hymen ne fut accompli  
sous de si tristes auspices. La malheureuse  
Estelle, pâle, les yeux rouges de  
larmes, s' est traînée jusqu' à l' autel. En  
se mettant à genoux, elle est tombée sur  
la pierre. Lorsqu' il a fallu prononcer le  
serment, ses sanglots, ses pleurs ont  
étouffé sa voix ; ses yeux se sont fermés  
à la lumière. Marguerite et moi, qui  
examinions tous ses mouvemens, nous nous  
sommes précipitées vers elle ; nous  
l' avons soutenue sur notre sein. Méril a  
voulu tout suspendre : mais Estelle  
rassemblant ses forces, s' est relevée, a saisi

p145

la main de Méril, et d' une voix ferme  
a prononcé le terrible mot qui l' engage  
à jamais.  
En sortant du temple, une fièvre ardente  
l' a saisie ; nous avons tous craint  
pour ses jours. Méril, à chaque instant

occupé d' elle, Méril, sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont eu ensemble une longue conversation ; en la terminant ils pleuroient ; mais Estelle étoit plus tranquille. Depuis ce moment la fièvre est calmée, et sa vie est en sureté, du moins tant qu' elle ne vous reverra pas, Némorin ; car il dépend de vous seul de la faire descendre au tombeau. Si jamais vous osez chercher sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c' en est fait de mon amie ; votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie par mon amitié constante, par les vertus de votre coeur, par votre amour pour Estelle, de ne point revenir dans votre patrie. Vous n' avez plus

p146

d' espoir, tout est fini pour vous. N' ajoutez pas à vos maux, en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril ; en la rendant à-la-fois la victime de son père, de son époux et de son amant.

Rose se tut. Némorin gardoit un farouche silence. Ses yeux secs étoient fixés sur Rose sans la voir ; sa respiration étoit entrecoupée ; il ne pouvoit ni parler, ni pleurer. Rose attendit quelques instans ; ensuite, lui tendant la main : me haïssez-vous ? Lui dit-elle. Ce seul mot fit fondre en larmes le berger.

Moi vous haïr ! S' écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs ! Moi vous haïr, ma bonne amie ! Ah ! Tant que ce triste coeur palpitera, il sera pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Il n' a pas long-tems à vous aimer... au moins son dernier sentiment sera d' obéir à votre volonté. Je vais partir, ma chère Rose, je vais m' éloigner chaque jour davantage d' elle, de vous, de tout ce qui m' est cher ; je vais mettre,

p147

s' il est possible, toute la terre entre elle  
et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie,  
adieu pour toujours. Rose, pour toujours !  
Ce mot m' étoit si doux autrefois ! Qu' il  
m' est amer aujourd' hui ! Sur-tout ne lui  
parlez jamais de moi ; qu' elle ignore les  
maux que je souffre. Ne prononcez jamais  
mon nom ; Rose, ce nom troubleroit  
son repos. Dites-lui seulement que  
je suis parti, que je vais vivre loin d' elle,  
me guérir, peut-être, de mon funeste  
amour, m' efforcer d' imiter son exemple,  
oublier... non, Rose, non, jamais,  
jamais ! Dites-lui... dites-lui plutôt  
que mon dernier soupir sera pour elle,  
qu' en expirant je prononcerai son nom,  
que son image adorée... ah ! Rose,  
Rose, mon coeur ne me trompoit pas le  
jour où je lui dis adieu ; le sien l' avertissoit  
aussi... mais plus je vous entretiens  
d' elle, plus j' ai de peine à partir.  
Adieu, Rose, ma chère Rose, adieu,  
vous ne me verrez plus.  
à ces mots, il se jette au cou de Rose,  
et la presse dans ses bras.

p148

Cette bergère, qui de sa vie n' avoit  
souffert qu' un berger lui baisât la main,  
recevoit sans la moindre crainte les  
tendres adieux de son ami. Elle l' embrassoit  
elle-même, en mêlant ses larmes aux  
siennes. Elle le serroit contre son sein.  
Sa pudeur ne lui en faisoit point de  
reproche, tant il est vrai que l' amitié  
purifie tout ce qui lui appartient.  
Enfin, le malheureux pasteur s' arrache  
d' auprès de Rose, et s' éloigne précipitamment,  
sans songer à Médor, sans  
s' occuper de son troupeau qu' il abandonne.  
Rose, effrayée de son désespoir,  
se lève et court après lui. Elle l' appelle,  
le rejoint ; et, résolue à ne pas le quitter  
dans ces premiers momens de douleur,  
elle s' attache à ses pas.

LIVRE 5

p149

Tendre amitié, délices des bons coeurs,  
c' est dans le ciel que tu pris naissance ;  
tu descendis sur la terre aux premiers  
chagrins des mortels. Tu vins les soutenir,  
les consoler, leur faire supporter  
la vie. Le créateur, toujours attentif à  
soulager par un bienfait chacun des  
malheurs de la nature, t' opposa seule à toutes  
les peines des humains. Toi seule donnée  
à l' homme rendis la mesure de ses  
biens plus grande que celle de ses maux.  
Sans toi, jouets éternels du sort, nous  
passerions dans les pleurs les longs instans  
de cette courte vie. Sans toi, frêles  
vaisseaux, privés de gouvernail et de  
pilotes, toujours battus par des vents  
contraires, portés à leur gré çà et là sur  
une mer semée d' écueils, nous péririons  
sans être plaints, ou nous échapperions  
pour souffrir encore. Tu deviens le port  
tranquille où l' on se réfugie pendant  
l' orage, où l' on se félicite après le danger.  
Par toi, les malheureux oublient leurs

p150

peines ; les heureux doublent leurs plaisirs.  
Bienfaitrice de tous les hommes,  
tu leur donnes des jouissances que le  
remords et la crainte ne viennent point  
empoisonner.  
Rose fut trois jours avec Némorin, et  
lui prodigua pendant ce tems toutes les  
consolations que le malheureux amant  
pouvoit goûter. Sans s' informer si la route  
qu' ils suivoient tous deux l' éloignoit ou  
la rapprochoit de Massanne, Rose n' étoit  
occupée que de porter un peu de  
calme dans l' ame déchirée du berger.  
C' étoit l' ami de son amie, ce titre seul  
lui faisoit chérir Némorin comme un  
frère. Rose lui donnoit ce nom dans les  
villages où ils arrivoient le soir, et où  
l' on s' empressoit à l' envi de leur offrir  
l' hospitalité.  
Hilaric suivoit de loin l' aimable Rose,

et ne venoit jamais troubler les entretiens  
de l' amitié. Après trois jours cependant,  
il avertit la bergère qu' elle s' éloignoit  
de plus en plus de son village,  
et que les chemins pour l' y reconduire

p151

alloient lui devenir inconnus. Némorin  
se joignit au jeune guide pour engager  
Rose à retourner à Massanne. L' amie  
d' Estelle, après avoir fait jurer au berger  
qu' il prendroit soin de ses jours, lui  
dit adieu, et pour la première fois depuis  
son malheur, Némorin put enfin  
pleurer.

Demeuré seul, le triste pasteur alla  
s' enfoncer dans les bois, où il demeura  
plusieurs semaines, se nourrissant de  
fruits sauvages, s' occupant sans cesse de  
sa douleur. Résolu de quitter l' Occitanie,  
il prit le premier chemin qu' il rencontra ;  
et, marchant devant lui, sans tenir  
de route certaine, après plusieurs jours  
qu' il ne comptoit plus, il arriva dans la  
plaine de Sainte-Eulalie. Là il s' arrête,  
épuisé de fatigue, se couche au pied  
d' un arbre, et ses yeux se ferment  
quelques instans.

Il fut bientôt réveillé par une voix  
douce et tendre. Cette voix, qui n' étoit  
pas inconnue à Némorin, s' exprimoit  
ainsi :

p152

vous qui loin d' une amante  
comptez chaque moment,  
vous qui d' une inconstante  
pleurez le changement,  
votre destin funeste  
pour moi seroit un bien ;  
l' espoir au moins vous reste :  
il ne me reste rien.  
J' aimois une bergère,  
je possédois son coeur ;  
mais hélas ! Sur la terre  
il n' est point de bonheur :  
il ressemble à la rose,

qui s' ouvre au doux zéphyr :  
le jour qu' elle est éclos  
on la voit se flétrir.  
L' objet de ma tendresse  
a subi le trépas :  
beauté, grace, jeunesse  
ne la sauvèrent pas.  
Je vais bientôt la suivre  
dans la nuit du tombeau ;  
le lierre ne peut vivre  
quand on coupe l' ormeau.  
Némorin, touché de ces accens,  
s' avança vers le lieu d' où ils partoient. Il

p153

aperçut un berger couché sur le gazon,  
la tête appuyée sur sa main, et les yeux  
baignés de larmes. à peine l' eut-il  
envisagé qu' il reconnut Isidore ; Isidore son  
ancien compagnon, le premier ami de  
son enfance, à qui Némorin n' avoit pu  
dire adieu, lors de son premier départ  
de Massanne, et qu' il n' avoit plus  
trouvé dans ce village, quand Estelle  
l' y avoit ramené.  
Les deux bergers en se voyant, se  
précipitent dans les bras l' un de l' autre ; ils  
restent long-tems embrassés avant de se  
dire une parole. Ensuite il se regardent  
avec tendresse, devinent mutuellement  
leurs maux ; et, sans se parler, ils se  
plaignent.  
Némorin rompit le silence. Ami, dit-il,  
je le vois, nous souffrons pour la même  
cause ; et l' amour... ah ! S' écrie  
Isidore, ne parle que de l' amitié.  
à ce mot, il se jette de nouveau dans  
le sein de son ami. Cependant, pressés  
de s' apprendre leurs peines, ils vont  
s' asseoir contre une haie de troène, qui

p154

s' élevoit au-dessus de leurs têtes ; et  
Némorin commence le récit de tout ce qu' il  
a souffert.  
Il versa des larmes, il en fit répandre. Isidore  
à son tour lui raconte ainsi ses infortunes.

Tu connois mes premiers malheurs ;  
tu sais que, privé de mes parens dès le  
berceau, j' étois élevé chez le pasteur de  
Massanne, ce bon et sage Casimir, que  
les pauvres pleurent toujours, et que les  
riches n' ont point remplacé. Il mourut le  
même jour où, pour la première fois, tu  
quittas notre village. Avant d' expirer, il  
me dit ces paroles :  
mon fils, vous êtes d' un sang noble ;  
mais vous ne possédez rien. Votre père,  
mon meilleur ami, me confia votre enfance.  
J' ai tâché de vous inspirer des vertus :  
c' est le seul héritage qu' un pasteur  
puisse laisser. J' y joindrai pourtant ce  
peu d' or que j' épargnai, non sur les  
pauvres, mais sur moi-même. Achetez-en  
un troupeau, si vous voulez continuer

p155

la douce vie des bergers. Si le sang dont  
vous sortez bouillonne dans vos veines,  
voici vos titres de noblesse ; allez  
combattre pour notre bon roi, et que votre  
valeur vous rende tout ce que vous ôta  
la fortune. Dans ces deux partis, mon  
cher fils, n' oubliez jamais la vertu, et  
songez quelquefois à ma tendresse.  
En disant ces mots, il me donna une  
bourse, me serra la main, et rendit le  
dernier soupir. Je ne te peindrai point  
quelle fut ma douleur ; tu vois mes larmes  
couler au seul nom de Casimir.  
Dès le lendemain, je quittai Massanne  
qui me sembloit un désert. Après t' avoir  
inutilement cherché, je résolus d' aller à  
Montpellier demander une épée à ce  
jeune héros, à ce fameux Gaston De Foix  
qui tenoit alors nos états. Je partis avec  
mes titres et l' or de mon bienfaiteur ; je  
descendis vers l' antique ville de Sauve ;  
je suivis les bords du Vidourle, et  
j' arrivai dans le vallon charmant où  
Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage  
qui m' environnoit, j' allai m' asseoir au

p156

bord de l' eau ; je m' appuyai contre un  
vieux saule, pour rassasier mes yeux du  
spectacle qui les ravissait.

Nous étions alors aux premiers jours  
du printemps ; toute la prairie étoit émaillée  
de fleurs ; les tilleuls, les lauriers,  
les aubépins embaumoient l' air ; mille  
oiseaux se caressoient sur leurs branches ;  
les taureaux, les bœufs poursuivoient  
les génisses et les brebis sur l' herbe  
humide de rosée ; le zéphyr agitoit à-la-fois  
les arbres et les flots argentés. Ce doux  
murmure des ondes mêlé au doux bruit  
du feuillage, aux accents du rossignol,  
aux bêlemens des troupeaux, portoit  
dans mon ame un trouble involontaire,  
et j' écoutois, hors de moi, cette chanson  
des bergères que j' entendois dans le  
lointain.

Voici venir le doux printemps,  
allons danser sous la coudrette ;  
la nature a marqué ce tems,  
pour que le plaisir eût sa fête.  
Ah ! Craignons de perdre un seul jour  
de la belle saison d' amour.

p157

De l' eau qui court sur les cailloux  
l' agréable et tendre murmure,  
le bruit si léger et si doux  
du zéphyr et de la verdure ;  
tout dit : craignez de perdre un jour  
de la belle saison d' amour.

Le pinson dans ces bosquets verts,  
sur cet ormeau la tourterelle,  
l' alouette au milieu des airs,  
le grillon sous l' herbe nouvelle,  
chantent : craignez de perdre un jour  
de la belle saison d' amour.

Hélas ! Hélas ! Ce beau printemps :  
qui quelques jours à peine dure,  
ne revient point pour les amans,  
comme il revient pour la nature.  
Craignez donc de perdre un seul jour  
de la belle saison d' amour.

Au milieu de la rêverie qui occupoit  
tous mes sens, un doux sommeil vint  
me surprendre. à peine mes yeux s' étoient  
fermés que tu m' apparus en songe ;  
oui, Némorin, je te vis avec ce même  
habit bleu que tu portes, cette veste

blanche, ce mouchoir noué sous ton

p158

menton. Tu semblois venir à moi, tu t'appuyois sur ta houlette, en me regardant avec des yeux pleins de larmes. Fuis, malheureux, me dis-tu, fuis, il en est tems encore. Dans un instant tu ne le pourras plus. C'est ici que l'amour t'attend pour te soumettre à son empire. Isidore, que je te plains ! Tu ne le connois pas, ce redoutable amour ; ah ! Puisses-tu ne le connoître jamais ! Puisses-tu ne jamais sentir les maux que cause l'absence, les pleurs que fait verser la crainte, les tourmens de la jalousie, et les chagrins sans raison, et les torts que l'on n'a point, et les justifications que l'on ne veut pas croire. Isidore, mon cher Isidore, je suis moi-même un triste exemple des malheureux que fait l'amour. Tremble de devenir encore plus à plaindre que moi, tremble... à ces mots, tu disparois ; je ne vois plus qu'un désert affreux, où j'étois assis sur le bord d'un torrent qui rouloit une eau noire et bourbeuse. Une biche blanche étoit couchée auprès de moi ;

p159

cette biche charmante sembloit m'avoir choisi pour maître ; au moment où je lui présentais des fleurs que je venois de cueillir pour elle, un monstre s'élança, l'enlève et la précipite dans le torrent. Je me réveille aussitôt baigné d'une sueur froide. Je porte des yeux égarés autour de moi : j'entends des cris perçans, et je vois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, prêtes à se précipiter dans le fleuve, pour éviter un taureau qui les poursuit. Je me lève, je vois le terrible animal bondir le long du rivage, la tête basse, l'oeil à demi fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant au loin des flots d'écume

de ses naseaux tout fumans.  
Accoutumé dès l' enfance à notre  
manière de terrasser les taureaux, je cours  
à lui, je l' excite ; l' animal furieux vient  
à moi : affermi sur mes pieds, j' attends le  
moment où il baisse le front pour  
m' atteindre ; je m' élance à ses deux cornes,  
et pesant sur l' une en élevant l' autre, je

p160

le renverse sans effort. Le taureau tombe  
et roule dans le fleuve. Au bruit de sa  
chute, les deux bergères se retournent.  
Rassurées en voyant le taureau gagner  
à la nage l' autre rive, elles reviennent  
me remercier du service que je leur ai  
rendu.

ô mon ami, ce seul instant décida du  
sort de ma vie. Adélaïde, ainsi s' appeloit  
la plus jeune de ces deux bergères,  
avoit à peine seize ans. La douceur et la  
grace se peignoient dans tous ses traits.  
Sa beauté, dont l' éclat frappoit d' abord,  
sembloit ensuite emprunter ses charmes  
de sa bonté, de sa candeur : en la  
regardant on l' admiroit ; dès qu' elle vous  
jetoit un coup-d' oeil, on l' aimoit sans  
songer qu' elle étoit belle.

Delphine, sa soeur aînée, me rendit  
graces, et m' offrit, je crois, de venir me  
reposer chez elle. à peine je l' entendis ;

p161

Adélaïde m' occupoit tout entier. Lorsque  
je voulus répondre, ma langue resta glacée ;  
un tremblement me saisit ; je balbutiai  
quelques mots sans suite. Delphine  
s' aperçut de mon trouble ; je la vis parler  
bas à sa soeur ; Adélaïde rougit : je  
me sentis rougir moi-même, et mon  
embarras redoubla.

Les deux soeurs me quittèrent ; je  
n' osai les suivre. Elles s' arrêtèrent à peu de  
distance, et se mirent à cueillir des fleurs.  
Delphine choisissoit les plus belles,  
Adélaïde les prenoit au hasard ; quelquefois  
même, toute pensive, elle coupoit l' herbe

de la prairie, et laissoit échapper les  
narcisses qu' elle avoit déjà cueillis.  
Delphine, moins distraite que sa soeur,  
l' avertit bientôt que l' heure de la retraite  
étoit venue. Adélaïde se le fit répéter.  
Toutes deux prirent le chemin d' un château  
environné de tourelles, bâti sur le  
haut d' un mont. Un chévrier qui vint à  
passer, m' apprit que ce fort château étoit  
celui d' Aguzan, qu' il appartenoit à un  
vieux chevalier, le plus riche, le plus

p162

puissant de la contrée, veuf depuis long-tems,  
et père des deux jeunes beautés  
que je venois de rencontrer.  
Accablé de cette nouvelle, je vis sur  
le champ l' abyme de maux où m' alloit  
précipiter un amour sans espérance. Tout  
ce que tu m' avois dit en songe, revint  
aussitôt dans mon esprit. Effrayé des  
malheurs qui m' attendoient, je voulus fuir ;  
je repris ma route, et je ne pus jamais passer  
au-delà du saule où je m' étois endormi.  
Assis à cette même place, les yeux  
fixés sur l' endroit où je l' avois vue,  
m' efforçant de songer à moi, et ne pouvant  
songer qu' à elle, j' attendis le lendemain.  
Tant que la nuit dura, je me promis  
de partir au point du jour. Dès que l' aurore  
eut brillé, je résolus d' attendre le  
soir. Je parcourus toute la prairie, en  
cherchant les fleurs qu' elle avoit laissé  
tomber ; je palpitois de joie en les  
retrouvant ; je les couvrois de baisers. Plus  
riche de ce trésor que de tous les biens  
de la terre, j' allai me rasseoir au pied  
du saule, où je chantai ces paroles :

p163

beaux narcisses qu' une bergère,  
qui vous égaloit en blancheur,  
laissa dans ce pré solitaire,  
devenez à jamais ma fleur.  
Depuis que cette main chérie  
vous a touchés, vous a cueillis ;  
vous effacez roses et lis,

vous êtes rois dans la prairie.  
Belles fleurs, ma seule richesse,  
je veux jusqu' à mon dernier jour  
vous voir, vous respirer sans cesse,  
et m' enivrer ainsi d' amour.  
Embellir le sein de ma belle  
seroit un destin plus flateur ;  
mais en reposant sur mon coeur  
vous serez toujours auprès d' elle.  
En finissant ces derniers mots,  
j' entendis du bruit ; je retournai la tête, et  
j' aperçus Adélaïde avec Delphine. Je me  
levai pour les saluer ; je cachai mes fleurs  
dans mon sein, et feignis de vouloir  
m' éloigner. Delphine m' arrêta :  
berger, dit-elle, c' est à nous de fuir,  
si nous interrompons vos chansons. Mes  
chansons, lui répondis-je en tremblant,

p164

n' intéressent personne. Pardonnez à un  
étranger de s' être oublié dans ces lieux  
charmans.  
Vous pouvez y demeurer sans crainte,  
me dit alors Adélaïde, ces prés  
appartiennent à mon père ; et nous vous devons  
assez pour ne pas vous regarder comme  
étranger.  
En disant ces mots, son front se colora ;  
elle jeta sur Delphine un regard  
timide, comme pour lui demander  
l' approbation de ce qu' elle avoit dit. Je  
voulus répondre, je ne le pus jamais.  
Delphine eut pitié de mon embarras ; elle  
me demanda mon nom, ma patrie, et  
quel motif me conduisoit à Saint-Hippolyte.  
Je lui racontai le malheur que j' avois  
eu de perdre le bon Casimir. Sans  
l' instruire de ma naissance, je ne lui  
cachai pas que je n' avois plus d' asyle, plus  
d' amis, plus de protecteur, et que j' allois  
me faire soldat dans les troupes de  
Gaston De Foix. Delphine me détourna  
de ce dessein ; Adélaïde ajouta que  
Casimir n' étoit pas le seul qui pût aimer  
la vertu malheureuse.

p165

Dans ce moment, un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute, conduite par plusieurs valets ; au milieu d' eux, un vieillard d' une physionomie grave et noble, armé d' une longue arbalète, donnoit l' ordre à tous les chasseurs.

Il parut d' abord étonné de trouver ses filles dans la prairie ; mais Delphine s' élance à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l' assure qu' elles ne sont levées si matin que pour s' occuper de ses intérêts.

Depuis quelque tems, lui dit-elle, vous cherchez un premier berger ; en voici un des Cevennes, où les pasteurs sont si renommés. C' est moi qui réponds de lui ; vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu' il a fait pour nous. Delphine raconte alors à son père le péril dont je l' avois sauvée. Le vieux Aguzan m' interroge, je répète en rougissant ce que j' avois déjà dit à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d' amitié, et charge

p166

un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m' éloignant, je rencontrai les yeux d' Adélaïde. Ce seul coup-d' oeil acheva de me faire perdre la raison. Je courus m' emparer du troupeau. Dès le lendemain, je le conduisis dans cette belle prairie, devenue si chère à mon coeur. Adélaïde y vint encore ; j' osai l' aborder, j' osai lui parler ; elle me répondit avec cette douceur, cette grace, cette modestie, qui épurent l' amour en même tems qu' elles l' augmentent, et font de la plus ardente des passions, la plus aimable des vertus.

Adélaïde me parla de mon sort ; c' étoit d' elle seule qu' il dépendoit. Elle forma des voeux pour mon bonheur, m' instruisit des moyens de plaire à son père. Je sus les mettre en usage. Au bout de quelques semaines, j' étois le favori du vieillard. Je présidois à la ferme, aux troupeaux, à la maison. Adélaïde me

félicitoit de mes succès. Je les devois à ses conseils ; et je ne pouvois lui parler

p167

à mon gré de mon bonheur, de ma reconnoissance. Dans la crainte d' en trop dire, je n' en disois pas assez. Le respect que m' inspiroit sa présence étoit encore plus grand que mon amour.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine venoient tous les matins à la prairie ; j' étois au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçois le nom d' amour, et cependant Adélaïde étoit bien sûre que je l' adorois ; jamais elle ne me dit un mot que son père n' auroit pu entendre, et j' étois certain d' être aimé d' elle.

Enfin, j' osai lui déclarer ma naissance ; cet aveu fit plaisir à son coeur. Un rayon d' espoir entra dans nos ames. Insensés que nous étions ! Le plus affreux malheur étoit près de nous.

Un jour, plus tard qu' à l' ordinaire, Adélaïde vint me trouver à la prairie. Elle étoit triste : son visage n' avoit plus ces couleurs brillantes qui la faisoient ressembler à la pomme vermeille. Ses

p168

yeux avoient perdu leur éclat ; ses mains trembloient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d' une voix foible, hier au soir mon père nous annonça que, pour procurer à ma soeur le parti le plus brillant de la province, il avoit décidé que je prendrois le voile. Delphine a fait un cri d' horreur. Elle s' est jetée aux pieds de mon père, elle l' a supplié de rompre un hymen qui nous rendroit toutes deux malheureuses. Mon père l' a repoussée ; irrité de ses prières et de mon silence, il m' a déclaré d' un ton terrible que dès demain il me conduiroit au couvent d' Anduze, d' où je ne sortirois plus. Les larmes, les cris de ma soeur n' ont fait qu' allumer

sa colère. Son ambition est flattée  
d' avoir pour gendre le jeune comte  
d' Assier ; et la tendresse qu' il avoit pour moi  
est immolée à cette ambition.

p169

Mais je n' irai point au couvent, mon  
ami. Le trouble, l' effroi que m' a fait  
éprouver cette nouvelle, la fureur où  
j' ai vu mon père, la crainte de ne plus  
te voir, m' ont causé un saisissement qui  
doit avoir des suites funestes. Une fièvre  
ardente m' a consumée toute la nuit ; ma  
tête et mes entrailles brûlent ; je peux à  
peine me soutenir. La certitude où je  
suis de succomber à mes maux, me les  
a fait surmonter pour venir te voir encore,  
pour venir dire le dernier adieu à  
cette belle prairie, asyle de nos amours.  
Mon coeur s' attendrit en la regardant ;  
mes larmes coulent en fixant là-bas ce  
vieux saule... où, pour la première  
fois... soutiens-moi, mon ami,  
emmène-moi d' ici, j' y regretterois trop  
la vie.

En disant ces mots, je la sens défaillir.  
Je la soutiens, je l' appelle ; elle ne  
me répond plus. Je la porte évanouie  
jusqu' au château, où ses femmes la  
mettent au lit.  
En peu de tems le mal fut à son comble.

p170

Le vieux Aguzan voulut que je soulageasse  
Delphine dans les soins qu' elle  
rendoit à sa soeur. Graces à cet ordre si  
cher, je ne quittai plus Adélaïde d' un  
instant. Toujours occupé de la servir,  
sans cesse à genoux au pied de son lit,  
tandis que Delphine étoit assise au chevet,  
nous passâmes ainsi neuf jours et  
neuf nuits, versant des pleurs dès qu' Adélaïde  
reposoit un moment, et composant  
notre visage aussitôt qu' elle nous  
regardoit. Ah ! Mon ami, que ces joies  
feintes sont douloureuses ! Que nous avons  
souffert, Delphine et moi, en cachant nos

larmes sous un air riant, en affectant une espérance qui n' étoit pas dans nos coeurs ! La mort, la mort que nous redoutions tant pour Adélaïde, eût été cent fois plus douce pour nous que ce supplice continuel.

Cependant le vieux Aguzan, touché du danger de sa fille, avoit envoyé chercher des secours à Montpellier. Le médecin attendoit le onzième jour pour nous donner un rayon d' espérance, ou pour

p171

nous l' ôter tout-à-fait. Il vint, ce onzième jour ; les accidens redoublèrent ; le médecin nous abandonna, je tombai sans mouvement en le voyant partir.

Revenu à moi, j' allai prendre ma place accoutumée auprès du lit d' Adélaïde.

Elle ne connoissoit personne ; le délire l' égaroit depuis quatre jours. Elle me fixa cependant ; et, me regardant avec ce rire affreux qui fait couler les larmes même des indifférens :

je suis guérie, me dit-elle, j' épouse demain Isidore ; demain je deviendrai la femme du plus aimable des époux. Après cela je mourrai, je l' ai promis ; je veux que vous soyez à mes nêces, et que vous mouriez avec moi.

En disant ces paroles insensées, elle me tendit la main ; mais son père ayant paru, elle me repoussa, prononça le nom de couvent, et son délire fut de désespoir.

Le mal sembla se soulager aux approches de la nuit. C' étoit la douzième que Delphine et moi nous passions, sans

p172

que le sommeil eût approché de nos yeux. Delphine fit retirer son père ; accablée de fatigue, elle se jeta sur un lit de repos, où, malgré sa douleur, un profond sommeil s' empara de ses sens. Toutes les femmes, tous les valets d' Adélaïde étoient endormis. Je veillois seul

dans sa chambre. Elle étoit calme ;  
accablée par la force du mal, elle reposoit  
ou sembloit reposer. Je la considérai  
long-tems : je contemplai ce visage,  
le plus beau de la nature peu de jours  
auparavant, maintenant rouge, allumé,  
couvert d' une peau tendue ; cette bouche,  
naguère l' asyle des amours, d' où ne  
sortoient jamais que des paroles de bonté  
ou de tendresse, exhalant une haleine  
brûlante et précipitée. Je voulus la  
respirer ; j' eus l' espoir de prendre son mal  
et de mourir avec elle. J' approchai doucement  
ma tête de la sienne, je me plaçai  
sur son chevet, et je recueillis avec un  
plaisir horrible le souffle qui sortoit de  
son sein.  
L' espèce de bonheur dont je jouissois,

p173

en me trouvant appuyé sur le même chevet  
qu' Adélaïde, la fatigue extrême et  
les veilles des jours précédens, me firent  
succomber malgré moi, non au sommeil,  
mais à un accablement profond qui m' ôta  
l' usage de mes facultés. Toutes mes forces  
étoient épuisées, tous mes sens étoient  
émoussés ; à force d' avoir souffert, je ne  
sentois plus mes maux ; et j' éprouvois ce  
repos horrible que donne l' anéantissement.  
Mes yeux cependant ne se fermèrent pas, mes yeux  
ne se détachèrent  
point d' elle, puisque je crus la voir, et  
je la vis en effet tourner la tête, me  
regarder, se soulever doucement, s' appuyer  
sur son coude, et, fixant ses regards sur  
moi, elle me dit ces paroles, qu' il me  
semble encore entendre.  
Mon bien-aimé, je vais vous quitter,  
je vais vous quitter pour toujours. Je  
vous remercie de m' avoir aimée ; vous  
avez rendu heureux tout le tems de ma  
vie où je vous ai connu. Je meurs, mon  
ami ; mais je suis bien sûre que je ne  
mourrai point dans votre coeur, et qu' une

p174

autre n' y prendra jamais ma place. Pour moi, si, comme je l' espère, on peut aimer encore après la mort, mon ame, en attendant la vôtre, s' occupera toujours de vous, suivra vos pas, vous environnera sans cesse, sera le témoin assidu de vos actions et de vos sentimens. Pensez-y toutes les fois que vous pleurerez votre amie, vos larmes en seront moins amères. Adieu, adieu, mon ami ; ma mort n' est point douloureuse, puisque je meurs presque entre vos bras. Elle seroit plus douce encore si je pouvois vous dire : adieu, adieu, mon époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé, je vous le donne dans ce moment ; j' en prends à témoin Dieu qui nous voit toujours, et la mort qui est déjà sur ma tête. La voilà, je la sens. Recevez vite, mon époux, cet anneau que je porte depuis mon enfance, et que je vous donne en gage de ma foi. Recevez encore ce baiser de votre épouse ; c' est le premier et le dernier qu' elle ait donné. à ces mots, je sentis ses lèvres se poser

p175

sur mon front, et une larme brûlante tomber de ses yeux sur ma joue. Je revins aussitôt à moi ; je la regarde... elle n' étoit plus. Elle n' étoit plus, Némorin, et je me trouvai l' anneau qu' elle avoit porté dès l' enfance, et je sentis sur mon visage la larme brûlante tombée de ses yeux... je me lève, je m' écrie, je la nomme mon épouse ; je la presse, je la serre contre mon coeur. Delphine éveillée, veut en vain me calmer ; je repousse loin de moi Delphine. Elle redouble ses efforts, elle craint l' arrivée de son père ; elle commande aux valets qui accourent de m' arracher du corps de sa soeur. On me saisit, on veut m' emporter ; je me jette, je m' attache à la terre ; je me traîne jusqu' à ce lit, contre lequel je frappe ma tête, mon sang se mêle à mes pleurs et ruissèle sur mon visage. Delphine me demande à genoux de la suivre hors de cette chambre. Elle me fait sortir du château ; et, craignant pour moi la fureur de son père,

que tant de témoins avoient instruit de

p176

mon amour, elle exige de moi le serment  
de m' éloigner de ce lieu de douleur. Je le  
lui devois ce serment. J' allai me cacher  
dans les bois voisins, accablé d' une douleur  
stupide, incapable d' avoir une idée,  
errant la nuit dans les cavernes, en  
poussant des cris affreux, en appelant Adélaïde,  
et me couchant tout le jour le visage contre  
la terre pour ne plus voir le soleil.  
Enfin, je sortis de ces bois. J' allai de  
village en village, me plaignant par-tout  
de mes maux, demandant du pain que  
l' on me donnoit comme à un insensé.  
J' appris hier que les espagnols nous avoient  
déclaré la guerre ; qu' ils parcouroient  
notre patrie, le fer et la flamme à la  
main. Je les cherche pour qu' ils me  
tuent. Je demande par-tout de quel côté  
sont les ennemis, pour aller me jeter dans  
leurs lances.  
Voilà l' histoire de mes malheurs, voilà  
quel est mon sort ; ami, crois-moi, pleure  
et ne cherche pas à me consoler.  
Tel fut le récit d' Isidore. Némorin,

p177

sans lui répondre, le presse long-tems  
dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter,  
les deux infortunés se lèvent et vont  
se remettre en marche, lorsqu' un bruit  
qu' ils entendent derrière la haie contre  
laquelle ils étoient assis, leur fait tourner  
les yeux de ce côté. Ils aperçoivent un  
guerrier debout, qui fixoit sur eux des  
yeux attendris.  
Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf  
ans, étoit d' une taille haute et svelte ;  
son visage doux et beau, avoit toutes  
les graces de la jeunesse ; ses longs  
cheveux noirs tombaient en tresses sur son  
armure ; son casque, orné de plumes,  
étoit à ses pieds ; une écharpe blanche,  
semée de fleurs-de-lis d' or, soutenoit  
son épée enrichie de pierres précieuses.

Tout annonçoit qu' il étoit prince ; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disoient que c' étoit un héros.

Les deux bergers, saisis de respect, se retiroient en silence, quand le prince s' avançant vers eux :

p178

demeurez, bergers, leur dit-il, demeurez ; je n' aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces arbustes, je viens d' entendre vos discours ; j' ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d' accepter de moi toutes les consolations que mon rang et mon amitié peuvent vous offrir. Je suis né prince, mais je suis homme ; et mon coeur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs, rassurez-vous, et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston De Foix. à ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis Xii, étoit gouverneur de l' Occitanie ; sa bonté, sa justice, son amour pour les malheureux, l' avoient déjà fait chérir de tous les habitans de la province. Il n' étoit pas un berger qui n' eût entendu parler de Gaston ; tous savoient que c' étoit à lui qu' ils devoient le bonheur dont ils jouissoient. La mère, qui chaque matin enseignoit

p179

à son enfant à remercier l' être suprême, lui apprenoit en même tems à bénir le nom de Gaston. Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m' être éloigné de mon camp, pour venir ici respirer la fraîcheur du matin ! Hier, j' ai secouru deux infortunés ; Dieu m' en donne aujourd' hui la récompense, en m' en adressant deux autres. En prononçant ces mots, il tend la

main aux bergers qui la baisent en pleurant  
d'admiration. Ne me quittez plus,  
ajouta Gaston, venez avec moi défendre  
vos frères. Le vertueux Louis, jugeant  
du coeur des rois par le sien, a pensé  
que les traités étoient plus sûrs que les  
conquêtes ; il est puni de sa confiance.  
Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer  
une armée sous la conduite du vaillant  
Mendoze. La moitié du Languedoc est  
ravagée ; Mendoze est déjà sous les murs  
de Nismes. Je vais mourir ou les défendre ;  
suivez-moi, braves pasteurs,  
changez vos houlettes contre des lances,

p180

et que la gloire de servir utilement la  
patrie, vous console d'avoir en vain servi  
l'amour.  
Il dit : les deux bergers décidés à ne  
plus quitter le héros, prennent avec lui  
la route de son camp.

LIVRE 6

p181

ô grandeur, que tu es belle, quand  
la vertu te rend utile ! Que le spectacle  
de l'homme puissant occupé de secourir  
ses frères est doux pour une ame sensible !  
Combien de fois j'en ai joui ! Combien  
j'ai vu d'infortunés environner en  
pleurant celui qui finissoit leurs peines ;  
celui qui, né dans la pourpre royale,  
abandonne son palais pour voler à leur  
chaumière, pour la rétablir, si elle est  
détruite, pour y ramener l'abondance et  
la paix ! Je le vois tous les jours, ce  
mortel bienfaisant, parcourir ses immenses  
domaines, et choisissant pour s'y rendre,  
l'instant où le pauvre a besoin de lui.  
Là, où l'hiver est plus rigoureux, où  
le feu vient d'exercer son ravage, où des  
fleuves débordés ont emporté l'espoir du  
laboureur, où des loups affamés ont semé

l' effroi, c' est là qu' il faut surement  
l' attendre. Occupé de suivre le malheur, il  
arrive presque aussitôt que lui pour en  
effacer les traces. Il paroît, et le pauvre

p182

est riche, l' infortuné sèche ses larmes,  
l' opprimé rentre dans ses droits. C' est  
pour eux qu' il aime son rang, c' est pour  
eux qu' il a des richesses. Sa récompense  
est son bienfait même, sur-tout quand il  
reste ignoré. Ah ! Que sa modestie se  
rassure ; mon respect et mon amour  
m' empêcheront de le nommer.  
Isidore et Némorin, guidés par l' aimable  
prince qui s' intéressoit à leur sort,  
suivoient en silence la route de son camp.  
Ils contemploient le neveu de leur roi ;  
ils admiroient l' adorable assemblage de  
la grandeur et de la bonté, lorsque le  
jeune Gaston, pour les distraire de leurs  
maux, leur parle de leur patrie, des  
avantages qui la distinguent des autres  
états de Louis, et de cette ville célèbre,  
où les troubadours alloient tous les ans  
disputer les trois fleurs d' or qui sont le  
prix du génie. Le prince ignoroit l' origine  
de cet usage antique et fameux ; Némorin  
pressé de la lui apprendre, lui chante la  
romance de Clémence Isaure, qu' un berger  
des rives de l' Ariège lui avoit apprise.

p183

Clémence Isaure,  
romance.  
à Toulouse il fut une belle,  
Clémence Isaure étoit son nom :  
le beau Lautrec brûla pour elle,  
et de sa foi reçut le don ;  
mais leurs parens trop inflexibles  
s' opposoient à leurs tendres feux :  
ainsi toujours les coeurs sensibles  
sont nés pour être malheureux.  
Alphonse, le père d' Isaure,  
veut lui donner un autre époux ;  
fidelle à l' amant qu' elle adore,  
sa fille tombe à ses genoux :

ah ! Que plutôt votre colère  
termine des jours de douleur !  
Ma vie appartient à mon père,  
à Lautrec appartient mon coeur.  
Le vieillard, pour qui la vengeance  
a plus de charmes que l' amour,  
fait charger de chaînes Clémence,  
et l' enferme dans une tour :  
Lautrec que menace sa rage,  
vient gémir au pied du donjon,  
comme l' oiseau près de la cage  
où sa compagne est en prison.

p184

Une nuit, la tendre Clémence  
entend la voix de son amant ;  
à ses barreaux elle s' élance,  
et lui dit ces mots en pleurant :  
mon doux ami, calme tes peines,  
et sois tranquille sur ma foi :  
je trouve légères mes chaînes,  
puisque je les porte pour toi.  
Cependant cédon à l' orage,  
de Philippe va voir la cour ;  
fais qu' il admire ton courage,  
et qu' il protège notre amour.  
En partant reçois le seul gage  
que je possède encore ici,  
ce bouquet de rose sauvage,  
de violette et de souci.  
L' églantine est la fleur que j' aime,  
la violette est ma couleur,  
dans le souci tu vois l' emblème  
des chagrins de mon triste coeur.  
Ces trois fleurs que ma bouche presse  
seront humides de mes pleurs ;  
qu' elles te rappellent sans cesse,  
et nos amours, et nos douleurs.  
Elle dit, et par la fenêtre,  
jette les fleurs à son amant ;

p185

Alphonse qui vient à paroître  
le force de fuir tout tremblant.  
Lautrec prend le chemin de France,  
en méditant un prompt retour,  
en disant le nom de Clémence

à tous les échos d' alentour.  
Il apprend bientôt que la guerre  
se rallume de toutes parts,  
et que le héros d' Angleterre  
assiège déjà ses remparts.  
Sur ses pas Lautrec revient vite ;  
à peine est-il sur le glaci,  
qu' il voit des toulousains l' élite  
fuyant devant les ennemis.  
Un seul guerrier résiste encore,  
mais dans l' instant il va périr ;  
c' étoit le vieux père d' Isaure,  
Lautrec vole le secourir.  
Il frappe, il crie, il le dégage,  
de son corps couvre le vieillard ;  
il est blessé, mais son courage  
fait fuir les soldats d' édouard.  
Hélas ! Sa blessure est mortelle,  
Lautrec meurt au lit des héros ;  
Alphonse l' évite, il l' appelle,  
pour lui dire ces tristes mots :  
cruel père de mon amie,

p186

tu ne m' as pas voulu pour fils ;  
je me venge en sauvant ta vie,  
le trépas m' est doux à ce prix.  
Exauce du moins ma prière,  
rends les jours de Clémence heureux ;  
dis-lui qu' à mon heure dernière  
je t' ai chargé de mes adieux.  
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,  
de mon coeur le plus cher trésor,  
et laisse mes lèvres mourantes  
les baiser une fois encor.  
En disant ces mots il expire.  
Alphonse, accablé de douleur,  
prend le bouquet, et s' en va dire  
à sa fille l' affreux malheur.  
En peu de jours la triste amante,  
dans les pleurs terminant son sort,  
prit soin, d' une main défaillante,  
d' écrire un testament de mort.  
Elle ordonna que chaque année,  
en mémoire de ses amours,  
chacune des fleurs fût donnée  
aux plus habiles troubadours.  
Tout son bien fut laissé par elle,  
pour que ces trois fleurs fussent d' or :  
sa patrie, à son voeu fidelle,  
observe cet usage encor.

p187

Némorin achevoit sa romance, lorsqu' ils arrivèrent à la fontaine de Bourbon où étoit le camp du jeune héros. Les deux pasteurs s' arrêtent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons, dont les banderoles flottoient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards semés de fleurs-de-lys, tout cet appareil guerrier, si nouveau pour eux, les remplissoit d' admiration. Le prince s' en aperçut ; et, souriant de leur surprise : bergers, leur dit-il avec grace, voilà nos cabanes ; elles sont moins paisibles que les vôtres ; mais l' amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupirons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles. Comme il parloit, il voit venir au devant de lui les principaux chefs de l' armée, le brave Narbonne, le sage Mirepoix, le prudent Crussol, le jeune Bernis et l' aimable Duroure. Ces vaillans guerriers, dont les nobles ayeux furent l' honneur de l' Occitanie, amènent à leur

p188

général un soldat de la garnison de Nismes, blessé et haletant de fatigue. Ce jeune soldat remet à Gaston une lettre de Taleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d' arbalète, qui n' ont pourtant pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin de prendre soin de ses blessures.

Le berger n' avoit pas besoin de cet ordre ; il a reconnu ce jeune envoyé : c' est Hilaric ; c' est l' aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l' embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événemens l' ont fait sortir de sa patrie, depuis quel tems il a quitté Massanne ;

il n'ose prononcer le nom d' Estelle, mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos affreux malheurs, lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos

p189

retraites, a ravagé nos biens, détruit nos troupeaux, brûlé nos maisons ; jamais... que dis-tu ? S'écrit Némorin, et qu'est devenue Estelle ?

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitants. Estelle, Méril, le vieux Raimond, Marguerite, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asyle dans les murs de Nismes, où nous ne comptons pas être assiégés. Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain ; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur est près de manquer de vivres ; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol, pour porter une lettre à Gaston ; je me suis offert. J'ai réussi, et votre prince est instruit que s'il tarde encore deux jours, Nismes est forcé de se rendre.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend avec un plaisir mêlé d'amertume que Méril n'est

p190

occupé que du bonheur de son épouse ; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nismes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méril.

Pendant que Némorin lui-même applaudissait aux qualités de son rival, Gaston assembloit son conseil de guerre, et décidoit la bataille contre Mendoze.

Tous les obstacles sont prévus, toutes les heures sont calculées ; mais il étoit important d'envoyer cette nuit même au

gouverneur de la ville, afin qu' il préparât une sortie qui devait assurer la victoire. Hilaric blessé ne pouvait plus retourner à Nismes. Il fallait qu' un autre envoyé franchît, avant le jour, douze mortelles lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L' entreprise étoit périlleuse, Némorin se présenta pour la tenter.

Gaston l' embrasse et lui remet une lettre pour le brave Taleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami, tous deux

p191

s' arment d' une lance et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les âmes ardentes, les deux amis franchissent en six heures le long espace qu' ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paroissoit point encore qu' ils étoient près du camp espagnol.

Alors ils quittent leur route, prennent un circuit à travers les vignes, et gagnent le côté de la ville qu' ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignoit d' être surpris par Gaston, avoit couvert tout le pays de grandes gardes. Les malheureux bergers s' avançoient en silence derrière une longue haie, qui, en favorisant leur marche, leur déroboit la vue d' un poste des ennemis. Au détour de cette haie, ils se trouvent vis-à-vis du poste, et se voient tout-à-coup enveloppés par huit soldats qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s' offre à ses coups. Dans l' instant il tombe noyé dans son sang.

p192

Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure, et tandis qu' il tend la main à son compagnon pour le relever, on se jette sur lui, on le désarme. Ami, lui dit Isidore d' une voix mourante, félicite-moi ; je meurs, je vais

rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans l' affreux péril qui te menace, ma seule peine... il ne peut achever, il expire. Les espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre que Gaston lui avoit confiée ; et regardant l' Espagnol avec respect et courage : seigneur, dit-il, j' ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots, il déchire la lettre et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin.

Mendoze les écarte tous : arrêtez, s' écrit-il, arrêtez, braves

p193

castillans, respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour des espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t' envoie ; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de Nismes, mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu' il paroisse avec son armée ; qu' en présence des espagnols et des françois, il entre dans la lice avec moi seul. S' il est vainqueur, le siège sera levé ; je lui en donne ma foi : s' il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la blessure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire. C' est ainsi, lui dit-il, que les espagnols traitent la vertu, même dans leurs ennemis. Puissent les françois trouver toujours la même générosité dans d' autres nations, quand leurs guerriers renouvelleront le bel

p194

exemple que tu viens de donner aujourd' hui !  
Némorin pénétré d' admiration pour  
Mendoze, mais désolé d' avoir manqué  
son entreprise, et sur-tout d' avoir perdu  
son ami, demande au général espagnol  
qu' on rende au malheureux Isidore les  
honneurs de la sépulture. Après avoir  
obtenu ce triste bienfait, il se hâte de  
quitter le camp, et rejoint bientôt  
Gaston qui s' avançoit d' un pas rapide.  
Le berger rend compte à ce prince  
de son inutile voyage ; il donne de nouvelles  
larmes au malheureux Isidore,  
exalte sa vertu, son courage, et parle à  
peine de ce qu' il a fait lui-même. Gaston  
regrette l' infortuné ; mais dès qu' il est  
instruit du défi de Mendoze, il se félicite  
d' exposer ses jours pour la patrie ; il  
brûle d' en venir aux mains, et ordonne  
de hâter la marche.  
Pendant ce tems, le gouverneur de Nismes,  
ignorant le cartel de Mendoze,  
n' espérant plus voir arriver Gaston, fait une  
sanglante sortie, également meurtrière

p195

aux deux partis. Repoussé dans ses  
murailles, malgré ses efforts, malgré sa  
valeur, réduit à la dernière extrémité,  
il alloit arborer le drapeau blanc, quand  
tout-à-coup les sentinelles, placées sur  
le haut des arènes, annoncent l' armée  
françoise.  
Au même instant l' on voit arriver  
aux portes un trompette de Mendoze,  
avec une lettre pour Taleyrand. On le  
conduit les yeux bandés au gouverneur.  
Dans cette lettre, l' espagnol annonce  
son combat avec Gaston, et demande  
qu' on remette le sort de la ville entre  
les mains de ce prince. Taleyrand accepte,  
jure de se rendre, si le comte  
De Foix est vaincu ; les citoyens, instruits  
de ces conditions, se regardent comme  
délivrés.  
Le jeune Gaston, après avoir fait  
camper son armée dans la belle plaine  
du Vistre, envoie demander à Mendoze  
le jour du combat, l' heure, le lieu, les  
armes. L' espagnol le propose pour le

lendemain, au point du jour, à pied,

p196

avec l' épée et le poignard, en présence des deux armées. Gaston donne son gage et reçoit celui de Mendoza. La barrière aussitôt se dresse ; les deux guerriers se préparent ; les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l' aurore eut ouvert l' orient, on voit les remparts de Nismes bordés de soldats. Le haut des arènes, le faite des temples et des maisons se couvrent d' une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la tour-magne. Différens postes françois ou castillans occupent le haut des collines ; et les montagnes lointaines sont garnies des habitans de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l' implorant pour leur défenseur.

à l' heure marquée, les espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond silence règne parmi eux. Immobiles à

p197

leur place, occupés seulement d' obéir, ils ne regardent que leurs chefs. La valeur et l' orgueil se peignent sur leurs visages basanés ; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière. Les françois sortent en foule de leurs tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger d' eux-mêmes vis-à-vis les ennemis. Chefs, soldats, sont confondus. L' égalité de courage, la franchise, la gaieté nationale les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine, comme sans crainte, ils sourient à leurs ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoza d' avoir provoqué ce jeune héros.

Les castillans frémissent et se taisent. Les  
françois rient et chantent cette chanson :  
Gaston, le sort de la patrie  
est remis à votre valeur ;  
songez à votre douce amie,  
en entrant au champ de l' honneur.  
Il est une triple alliance  
qui vous garantit le succès ;

p198

on vit toujours d' intelligence  
l' amour, la gloire et les françois.  
Qu' un ennemi, qu' une coquette,  
tous deux dès long-tems aguerris,  
veillent retarder la conquête  
de leur coeur et de leur pays ;  
inutile est leur résistance,  
tous deux conviennent, à la paix,  
qu' on vit toujours d' intelligence  
l' amour, la gloire et les françois.  
La belle qui n' est plus sévère  
dès ce moment règne sur nous ;  
l' ennemi qui cesse la guerre  
nous trouve généreux et doux.  
Ceux qu' a vaincus notre vaillance  
éprouvent tous par nos bienfaits,  
qu' on vit toujours d' intelligence  
l' amour, la gloire et les françois.

p199

Mais bientôt Mendoze paroît monté  
sur un superbe coursier d' Andalousie,  
qui, retenu par la main de son maître,  
s' agite, se tourmente sous lui, et fait  
voler au loin l' écume dont il blanchit  
son frein doré. Les pierreries brillent sur  
ses armes ; un panache rouge ombrage  
son casque ; une écharpe de même couleur  
soutient son glaive étincelant. Il s' avance  
d' un air fier et tranquille, se fait ouvrir  
la barrière, laisse son coursier à l' entrée  
et se promène en attendant Gaston.  
Ce prince accouroit au galop. Des  
plumes blanches flottent sur sa tête ; son  
armure d' acier poli a plus d' éclat que le  
diamant. Sur son bouclier l' on voit un  
chiffre amoureux ; ce même chiffre est

brodé sur son écharpe fleurdelisée.  
Prompt comme l' éclair, il vole, il arrive,  
s' élance à terre, franchit la barrière  
avant qu' on l' ait ouverte, salue Mendoza,  
et demande le signal.  
Les trompettes sonnent ; les deux  
ennemis, l' épée d' une main, le poignard  
de l' autre, s' attaquent avec fureur.

p200

Gaston, plus impétueux que son vaillant  
adversaire, lui porte dans le même  
instant quatre coups de pointe, qui sont  
tous quatre parés. Mendoza à son tour  
avance un pas vers Gaston, lui présente  
l' épée au visage, et, la rabaissant vivement  
par dessus le fer de son ennemi, il atteint  
son flanc, d' où le sang coule aussitôt.  
à cette vue, les françois pâlisent,  
et les espagnols jettent un cri de joie.  
Mais l' adroit Gaston, au moment où  
il est frappé, détourne son corps à  
droite, rend par ce mouvement sa blessure  
peu profonde, et déployant son bras  
gauche, il porte un coup de poignard  
à la gorge de son ennemi. Le poignard  
se brise dans la cotte de mailles ; le sang  
de Mendoza n' en rougit pas moins ses  
armes ; et les françois à leur tour  
répondent aux cris des castillans.  
Gaston n' a plus que son épée, Mendoza  
s' en aperçoit et jette aussitôt son  
poignard : prince, dit-il, point d' avantage ;  
que nos armes soient égales aussi  
bien que notre valeur.

p201

En disant ces mots, il presse Gaston,  
et lui porte un coup sur la tête, qui fait  
chanceler le héros. Gaston recule,  
s' élance de côté, et réunissant toutes ses  
forces, il fait tomber sa tranchante épée  
sur le casque de l' espagnol. Le coup fut  
terrible. Le casque partagé tombe sur la  
poussière ; Mendoza lui-même va toucher  
la terre de sa main gauche, mais  
il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie

Gaston, le péril ne seroit plus égal.  
Il dit, détache son casque, le jette, et  
continue le combat.  
Les deux armées, saisies d'admiration,  
trembloient toutes deux pour leurs vaillans  
chefs. Leurs têtes n'étoient plus couvertes  
que par leur épée, et leurs coups  
multipliés glaçoient de terreur les plus  
braves soldats, quand tout-à-coup on voit  
arriver un courrier couvert de poussière,  
qui s'avance vers la barrière de toute la  
vitesse de son cheval, et crie aux deux  
héros de s'arrêter.  
à ces cris répétés, à ceux des deux  
armées, Mendoza et Gaston surpris,

p202

interrompent leur combat. Le courrier,  
au nom du roi de France, se fait ouvrir  
la barrière, et va remettre à Gaston une  
lettre de Louis. Le prince, après l'avoir  
lue, jette son épée :  
plus de guerre, s'écrie-t-il, nos deux  
monarques cessent d'être ennemis. Germaine,  
ma soeur, épouse votre maître,  
et devient le garant d'une paix durable  
entre Louis et Ferdinand. C'est à moi  
sur-tout que cette paix est chère ; puisque  
je préfère l'amitié de Mendoza à la gloire  
même de lui avoir résisté.  
Il dit ; le héros espagnol, touché de  
tant de courtoisie, veut baiser avec respect  
la main du frère de sa reine. Gaston  
l'embrasse ; et ces deux guerriers  
sortent de la lice pour aller déclarer la  
paix.  
Cette heureuse nouvelle est bientôt  
répandue. Mille cris de joie s'élèvent  
jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent ;  
les habitans viennent offrir leurs  
maisons aux françois, aux espagnols. Les  
deux généraux se tenant par la main,

p203

à la tête des deux armées confondues,  
entrent ensemble dans Nismes, au milieu  
des acclamations. Tous deux sont

conduits chez Taleyrand, où leurs blessures peu dangereuses sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu' aucun désordre ne trouble l' allégresse publique.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d' heureux, n' avoit pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, desirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n' ose s' informer d' elle, il tremble de prononcer son nom ; mais il demande à tous ceux qu' il voit, s' ils ne connoissent point Rose ou Marguerite. On l' écoute à peine ; on ne lui répond point. Soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique. Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir, il erroit encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l' antique temple de Diane, il se

p204

trouve tout-à-coup au milieu d' un cimetière, où plusieurs fosses récentes rappeloient les horreurs du siège. Némorin s' arrête dans ce lieu terrible ; il s' assied sur une vieille tombe ; et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asile où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d' images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d' un hibou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse ; mais bientôt il entend à quelques pas des soupirs et des gémissemens. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d' un crêpe. Némorin s' avance vers elle ; il l' entend prononcer ces paroles :

ô toi qui possédas de mon coeur tout ce qu' il pouvoit accorder à l' estime, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n' ai pas fait le bonheur, pardonne,

mon digne époux, pardonne-moi de  
m' être toujours dérobée à ton chaste  
amour, d' avoir accepté le sacrifice de tes  
pudiques desirs ! Je l' ai dû ; je n' étois pas  
digne de toi. Tu méritois une épouse  
dont le coeur t' appartint tout entier ; et  
le mien ne put jamais éteindre la première  
flamme dont il a brûlé. Ah ! Du  
moins, si de ta céleste demeure tu lis  
dans le fond de mon ame, tu ne peux  
pas douter, mon époux, de la sincérité  
de mes regrets. Les larmes amères qui  
baignent ta tombe, doivent te prouver  
que mon respect et mon amitié pour toi,  
m' étoient aussi chers que mon premier  
amour.

à ces paroles, à ce son de voix, Némorin  
croit faire un songe ; immobile,  
hors de lui, il écoute long-tems avant  
d' être certain que c' est Estelle. Lorsqu' il  
n' en peut plus douter, il s' élance vers la  
bergère, tombe à ses pieds, et s' écrie  
avec des sanglots : est-ce vous qui m' êtes  
rendue ? Est-ce bien vous dont Némorin  
embrasse enfin les genoux ?

Estelle, d' abord effrayée, reconnoît  
bientôt le pasteur ; mais sans lui laisser  
le tems de poursuivre : vous êtes, lui  
dit-elle d' une voix sévère, sur la tombe de  
Ménil, et vous parlez à sa veuve ! Elle ne  
doit ni ne veut vous entendre.

à ces mots, elle fuit. Némorin,  
pénétré de crainte, demeure à genoux sur  
cette tombe, la bouche ouverte et les  
bras tendus.

Cependant, le desir de connoître la  
demeure d' Estelle le fait revenir à lui ;  
il se lève, court sur ses pas, la suit, et  
la voit entrer dans une maison de peu  
d' apparence que le berger examine long-tems.

Enfin, le coeur plein de trouble,  
n' osant encore se livrer à l' espoir, il  
revient au palais de Gaston tout raconter  
à son auguste protecteur.

Le prince consola le berger. Il fit plus,  
il prit des mesures pour assurer le

bonheur d' Estelle et de Némorin.  
Déjà ses ordres sont donnés pour que  
les habitans de Nismes se rassemblent le  
lendemain dans les arènes. Gaston prend

p207

soin secrètement que le vieux Raimond  
s' y trouve avec eux. Le prince, suivi de  
ses officiers et de Némorin, se présente  
au milieu de ce peuple sensible qui fait  
éclater ses transports en voyant son  
libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j' ai combattu  
pour vous ; mais c' est le meilleur des  
rois qui vous délivre ; c' est lui qui vous  
donne la paix. Vous devez tout à Louis,  
rien à Gaston. Prions ensemble le ciel  
de nous conserver long-tems le père du  
peuple.

J' implore cependant votre reconnoissance  
pour un de vos compatriotes, qui,  
chargé par moi de vous instruire du jour  
de mon arrivée, fut pris par les espagnols,  
et voulut souffrir la mort plutôt  
que de livrer la lettre que je vous adressois.  
Le voici, ce vertueux soldat, ajouta-t-il,  
en montrant Némorin ; il n' est  
qu' un seul prix digne de son coeur ; c' est  
à toi, Raimond, que je le demande.  
Némorin adore ta fille. La mort glorieuse  
de Méril la laisse maîtresse de

p208

sa foi ; acquitte donc ta patrie en donnant  
Estelle à son digne amant. Gaston  
De Foix t' en supplie : Gaston est bien loin  
de vouloir te rien commander ; mais il  
vous sollicite tous, citoyens, de vous  
joindre avec lui pour fléchir Raimond.  
Il dit ; tout le peuple s' écrie. Raimond  
va se jeter aux pieds du prince, Némorin  
y étoit déjà. Le héros les relève et les  
fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité ? Dit  
le pasteur au vieillard, avec une voix  
tremblante. Ma fille est à toi, répond  
celui-ci ; mais cet hymen, fixé dès ce

jour, ne peut se terminer qu' après le  
deuil de Méril ; tu connois la vertu  
d' Estelle, et tu ne voudras jamais...  
avoir un seul sentiment, interrompit le  
berger, qui ne soit pas approuvé de  
mon père.

En disant ces mots, il lui demande  
sa bénédiction. Raimond la lui donne.  
Toute l' assemblée applaudit ; et Gaston  
la congédie en ces termes.  
Je vous quitte, citoyens, pour aller

p209

réparer les maux de la guerre, pour  
aller porter des secours dans les villages  
détruits. Taleyrand et Crussol, vous me  
seconderez. Vous, Némorin, je vous  
charge de distribuer mes trésors aux  
habitans de Massanne. Allez rebâtir leurs  
maisons, allez replanter leurs vergers,  
rendez-leur de nouveaux troupeaux,  
soulagez, secourez tous les malheureux  
de votre village, et ne craignez pas  
d' épuiser mes biens : je ne suis riche que  
lorsque je donne.

à ces mots, le héros se retire pour  
se dérober aux transports de la  
reconnaissance et de l' amour. Il va rejoindre  
Mendoze, et part avec ce guerrier, qui  
doit remettre dans ses mains les places  
prises pendant la guerre. Avant de partir,  
le prince laisse à Némorin une cassette  
pleine d' or, pour en disposer à  
son gré, et fait encore jurer à Raimond  
qu' il tiendra ce qu' il a promis.  
Oh ! Quelle fut la joie de Rose et de  
Marguerite, quand elles virent arriver  
Némorin conduit par Raimond ! Estelle

p210

fut près de s' évanouir, au récit de tout  
ce qui s' étoit passé. Sa rougeur et son  
silence furent sa seule réponse. Némorin,  
respectant ses habits de deuil, ne  
prononça pas un seul mot, ne laissa pas  
échapper un soupir qui pût déplaire à  
sa bergère. Intimidé par son bonheur

même, à peine osoit-il regarder Estelle, à peine sembloit-il se souvenir qu' il eût été jamais aimé. C' étoit à Rose qu' il en parloit, c' étoit avec elle qu' il se livroit à ses transports, c' étoit d' elle seule qu' il avoit l' air d' être l' amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nismes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils arrivèrent à Massanne. Depuis ce moment, Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemençer les terres, rappela les cultivateurs ; et, pour que les jours s' écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien. Enfin, la longue année du deuil finit, et l' heureux Némorin devint l' époux d' Estelle. Rose les conduisit à l' autel ;

p211

Rose pouvoit à peine contenir ses transports. Elle arrêtoit, elle appeloit tous ceux qu' elle trouvoit sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, du bonheur dont elle alloit jouir. De douces larmes couloient sur ses joues ; et, lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d' aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, malgré la présence du pasteur, Rose ne put contenir un cri de joie, et s' élança au cou de son amie.

Dès ce même jour, Rose s' établit dans la maison d' Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d' eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l' amitié, l' amour furent l' héritage qu' ils laissèrent à leurs enfans, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j' ai pris naissance. Heureuse patrie, d' où la fortune m' a exilé, et qui n' en est pas moins chère

p212

à mon coeur, je t' aurai du moins

célébrée, je t' aurai consacré les derniers accens de ma flûte champêtre ! Oui, j' en jure ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d' autres airs profanent le chalumeau sur lequel j' ai chanté mon pays. Eh ! Quel sujet pourroit me plaire à présent que j' ai dépeint les campagnes riantes où les beautés de la nature m' ont ému pour la première fois ? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j' allois cueillir des fleurs ! Beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchoit les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisoit admirer ! Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissois dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus ! Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères ; et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma foiblesse. Ah ! Que ne puis-je au

p213

moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon, où, enfant, j' allois voir bondir nos agneaux ! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrois que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvriroit mon tombeau ; que l' amante et la maîtresse le choisissent toujours pour siège ; que les enfans, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés ; je voudrois enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :  
dans cette demeure tranquille  
repose notre bon ami ;  
il vécut toujours à la ville,  
mais son coeur fut toujours ici.

NOTES

p215

Le Languedoc, ou l' Occitanie, l' une des plus belles et des plus vastes provinces de France, étoit anciennement habité par des peuples nommés volces. Ils furent conquis par les romains, sous le consulat de Quintus Fabius Maximus, l' an de Rome 634. Ce pays fut alors appelé la province romaine ; et depuis, quand toutes les Gaules eurent été soumises par César, le Languedoc prit le nom de Gaule narbonnoise ou transalpine. Les romains, toujours attentifs à s' attacher par leurs arts les peuples vaincus par leurs armes, envoyèrent des colonies en Languedoc. Ils y portèrent leur religion, leur langue, leurs moeurs ; ils y bâtirent des villes nouvelles, rétablirent les anciennes, et prirent soin de les embellir de cirques, de temples, de chefs-d' oeuvre d' architecture, tels que les arènes, la maison quarrée de Nismes, le pont du Gard, et plusieurs autres monumens que l' on admire encore. Attirées par la beauté du climat, les familles des vainqueurs vinrent en foule s' établir dans la narbonnoise ; et les vaincus à leur tour allèrent chercher les honneurs à Rome, où, dès le temps de Cicéron, ils étoient admis en grand nombre dans le sénat.

p216

Tantôt heureuse, tantôt opprimée, suivant que le trône du monde étoit occupé par un bon prince ou par un monstre, la narbonnoise souffrit ou profita des révolutions de l' empire. Elle devint chrétienne sous Commode, vers l' an 180 de notre ère, et presque aussitôt hérétique. Lorsque les successeurs de Théodose, plus occupés de confondre les ariens que de repousser les barbares, eurent laissé démembrer l' empire, la province, après avoir été ravagée par les vandales, les alains, les suisses, les allemands, tomba au pouvoir des visigoths, qui choisirent Toulouse pour leur capitale vers l' an 418.

Plus florissante sous leur gouvernement que sous celui des empereurs, la narbonnoise prit bientôt après le nom de Septimanie ou d' Espagne citérieure. Malgré les victoires de Clovis, malgré des guerres continuelles avec les françois, elle obéit environ 300 ans aux rois visigoths, établis dans l' Espagne ultérieure. Les

arabes maures, vainqueurs de ces rois et conquérans de l' Espagne, s' emparèrent de la Septimanie vers l' an 720, et ne la gardèrent pas long-tems. Vaincus à leur tour à la fameuse bataille de Poitiers, ils repassèrent les Pyrénées ; et le fils de Charles Martel, Pépin-Le-Bref, qui occupa le trône de France, se rendit

p217

maître de la Septimanie, l' an 759, non par droit de conquête, mais par un traité. Sous les foibles successeurs de Charlemagne, la malheureuse Septimanie ou Gothie, ravagée tour-à-tour par les sarrasins, par les normands, par les hongrois, eut des ducs et des marquis, moins occupés de soulager ses maux que de se rendre indépendans des rois de France. Alors, vers l' an 850, commencèrent les Raimond, comtes de Toulouse, qui, de simples gouverneurs sous les premiers rois de la seconde race, parvinrent à posséder toute la province à titre de souveraineté. Plusieurs de ces Raimond furent dignes de leur fortune ; mais le plus illustre fut Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, si connu par ses exploits dans la terre sainte. (v la note 4.) ce héros mourut devant Tripoli en 1105. Ses deux fils, Alphonse et Bertrand, qui lui succédèrent l' un après l' autre, suivirent les traces de leur père, et abandonnèrent leurs états d' Europe pour aller combattre et mourir en Asie. Ces braves croisés étoient loin de prévoir sans doute que trente ans après le pape Innocent Iii publieroit une croisade contre leur petit-fils Raimond Vi ; que le barbare Simon De Montfort, chef de cette croisade, égorgeroit, pilleroit, brûleroit le Languedoc

p218

sous ce même étendard de la croix, planté jadis par Raimond Iv sur la tour de David ; que le malheureux Raimond Vi, pour n' avoir pas voulu exterminer ses sujets, seroit excommunié, poursuivi, battu publiquement de verges par un légat, forcé de se croiser avec ses ennemis pour les aider à dévaster ses domaines,

chassé de sa capitale avec son fils, et dépouillé de ses possessions pour les voir passer au bourreau de ses sujets. Mais au milieu de tant d'adversités, Raimond Vi fit voir un courage, une patience, une sagesse à toute épreuve. Cédant à l'orage quand il étoit sans ressources, reprenant les armes dès qu'il trouvoit des soldats, soumis à l'église, fier avec les brigands qui abusoient d'un nom sacré, il reprit Toulouse et presque tous ses domaines, et mourut chargé d'ans, de malheurs et de gloire.

Son fils, Raimond Vii, avoit aidé son père à recouvrer ses états. Il sut les défendre contre Amauri De Montfort et contre Louis Viii, roi de France, à qui Montfort avoit vendu ce qu'il ne pouvoit plus conserver. L'inquisition établie dans la province dès l'an 1204, y fut fixée par le concile de Toulouse en 1229. Elle devint une source de calamités. Les inquisiteurs abusèrent tellement de leur pouvoir, que Grégoire Ix fut obligé de les suspendre de

p219

leurs fonctions. Bientôt après, ayant été rétablis, les buchers se rallumèrent, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur mort valut à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut conjurer l'orage ; et, reconcilié avec le pape, avec le roi Saint-Louis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il auroit rendus plus heureux sans ses guerres continuelles, et sur-tout sans l'inquisition.

Raimond Vii ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne, qui avoit épousé Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint-Louis. à la mort de son père, Jeanne son unique héritière, porta sa souveraineté dans la maison de France. Alphonse et Jeanne étant morts sans enfans, à trois jours l'un de l'autre, le roi Philippe-Le-Hardi, neveu d'Alphonse, vint à Toulouse, en 1271, prendre possession de cette belle province, qui depuis a toujours été inviolablement attachée à la couronne de France.

Le haut Languedoc, où le climat est doux et tempéré, abonde en grains et en fruits. Le bas, moins fertile en blé, produit les excellens vins de Frontignan, de Lunel, de Saint-Perny, de Saint-Gilles, de Cornas, etc. On y cultive les oliviers avec autant de succès qu'en Provence. Les troupeaux qui couvrent les

Cévennes, et la quantité prodigieuse de mûriers sont les principales richesses du pays. L' Ariège, la Ceze, le Gardon, le Tarn roulent des paillettes d' or, après les grandes pluies et les fontes des neiges ; ce qui prouve que les montagnes renferment des mines de ce métal. Dans plusieurs cantons on trouve des mines de fer, de plomb, d' étain, de cuivre, de jais, de vitriol, de bitume, d' antimoine, de soufre, de charbon de terre. Les carrières de marbre y sont communes ; celles de Cosnes, au diocèse de Narbonne, fournissent en abondance ce beau marbre veiné qui porte le nom de la province. Près de Castres et dans d' autres endroits, on trouve des turquoises qui ne le cèdent point à celles d' orient. Les eaux minérales y sont très-communes. Les plus célèbres sont celles de Vals, de Lodève, d' Alais, de Servan, de Balaruc, de Vendres, et une infinité d' autres. Les plantes médicinales y abondent ; dans les seuls environs de Montpellier, on en compte plus de trois mille espèces. Les montagnes des Cévennes en offrent bien davantage. Antonin-Le-Pieux, ce modèle des rois, qui trouva moyen de ne pas mourir en adoptant Marc-Aurèle, étoit originaire de Nismes.

Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, comte de Toulouse, rendit de grands services à Alphonse Iv, roi de Castille, dans ses guerres contre les maures, et il en obtint pour récompense sa fille Elvire, soeur de Thérèse, qui épousa Henry de Bourgogne, fondateur du royaume de Portugal. Raimond partit pour la terre sainte en 1096, à la tête de cent mille hommes. Ses exploits aux sièges de Nicée, d' Antioche, de Jérusalem, lui acquirent une gloire immortelle. Tous les historiens orientaux parlent plus de Raimond de Saint-Gilles, que de Godefroi et d' aucun autre. Après la prise de Jérusalem, les chrétiens offrirent la couronne à Raimond qui la refusa. Godefroi fut alors élu. Il exigea que Raimond lui remît la tour de David ; et les deux héros se brouillèrent. Raimond ne l' en aida pas moins à gagner la fameuse bataille d' Ascalon. Les chrétiens vainqueurs s' étant désunis, Raimond,

avec quatre cents chevaliers qui composoient sa petite armée, alla soumettre plusieurs villes dont il se fit une principauté. Il bâtit une forteresse nommée le mont-pélerin, où il établit sa demeure. Elvire sa femme ne le quittoit pas, le suivoit dans ses campagnes, et lui donnoit des enfans que Raimond baptisoit dans le Jourdain, et qui devoient être des héros comme

p222

leur père. Enfin il mourut au mont-pélerin, âgé de 64 ans, après dix ans environ de combats et de victoires dans la Palestine. Jacques I, roi d' Aragon, naquit à Montpellier le premier février 1208. Il étoit fils de Marie de Montpellier, héritière de cette seigneurie, et de ce brave Pierre II, roi d' Aragon, tué à la bataille de Muret, en défendant son allié, son beau-frère Raimond VI, contre l' usurpateur Simon de Montfort. Deux croisés de l' armée de Montfort, Alain de Rouci et Florent de Ville, avoient conjuré la mort de Pierre. Mais celui-ci avoit changé ses armes contre celles d' un de ses chevaliers. Les deux croisés attaquèrent ce chevalier ; Alain ne reconnoissant pas, à sa défense, la haute valeur du roi Pierre, s' écria que ce n' étoit pas lui. Pierre, qui étoit près de là, entend ces paroles, pique aux deux guerriers, lève sa visière, et leur dit à haute voix : *vraiment non, ce n' est pas lui ; mais le voici* . En finissant ces mots, il porte un coup au guerrier françois, et le renverse de cheval. De là, il se jette dans la mêlée, où il fait des prodiges de valeur. Mais Alain et Florent rallient leurs troupes, environnent le vaillant roi, ne s' attachent qu' à lui seul, et finissent par le renverser mort sur la poussière. Ainsi périt, à

p223

la fleur de l' âge, un des plus aimables monarques du monde. Pierre étoit grand, bien fait, magnifique, d' une probité égale à sa valeur. Sa justice et sa bonté le rendoient l' idole de ses sujets. Aux qualités d' un grand roi, il joignoit tous les talens que l' on pouvoit acquérir alors. Il aimoit et cultivoit la poésie provençale, et faisoit gloire d' être *bon troubadour* . Ce

grand prince, trop peu connu, et sur-tout trop peu loué, gouverna ses sujets comme un père ; et mourut comme un héros, en combattant pour la justice et pour l' amitié.

Pierre li laissa la couronne d' Aragon et la seigneurie de Montpellier à Jacques I son fils. Ce prince fut digne de son père. Soixante ans de victoires contre les maures, lui valurent le surnom de *conquérant* , titre véritablement glorieux pour lui, puisqu' il ne l' acquit qu' en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l' avoient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres et nous a laissé des mémoires précieux de sa vie. Je me suis un peu étendu sur ces deux princes, parce que l' un a joué un grand rôle dans l' histoire de Languedoc, et l' autre a fait honneur à la province où il naquit.

Après la mort de Jacques I, la seigneurie

p224

de Montpellier, autrement dite le comté de Melgueil, ou de Magnelonne, appartient aux rois de Majorque, fut ensuite confisquée par Pierre Iv, roi d' Aragon, disputée par les rois de France, achetée en partie par Philippe-Le-Bel, et enfin acquise par Philippe de Valois.

Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément Iv, étoit de Saint-Gilles, fils d' un jurisconsulte estimé. Gui suivit d' abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu' il aimoit, et en eut plusieurs enfans. Il étudia le droit, et s' acquit en peu de tems une très-grande célébrité. à sa profonde érudition il joignit des dons encore plus estimables, la probité, la sagesse, la modestie. Raimond Vii, son souverain, Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, Saint-Louis, roi de France, et le roi d' Aragon, l' employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Pui, archevêque de Narbonne, cardinal et pape. Sa nouvelle dignité ne lui donna point d' orgueil. Voici une lettre qu' il écrivoit à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation. " l' honneur passager dont je suis revêtu,

p225

bien loin d' enorgueillir mes parens ou moi, doit nous rendre tous plus modestes... etc. " Clément conserva une tendre affection pour le Languedoc, sa patrie, et pour ses anciens amis. Il aima les lettres ; il a laissé quelques écrits, et la mémoire d' un pontife irréprochable. Guillaume de Grimoard, pape sous le nom d' Urbain V, de la maison des Duroure, étoit de Grisac en Gévaudan. Ses vertus lui valurent la tiare. Il gouverna l' église avec beaucoup de sagesse, d' édification et de piété, il mourut l' an 1370. Parmi un grand nombre de guerriers illustres sortis du Languedoc, les plus remarquables,

p226

après les Raimond, sont un Amalric, vicomte de Narbonne, dont les exploits furent si célèbres, qu' en 1290 toutes les villes du parti des guelfes, liguées ensemble sous le titre de *société de Toscane* , élurent Amalric pour capitaine général. Le roi de France Charles-Le-Bel le nomma général de l' armée qu' il destinoit contre les infidèles. Il mourut en 1328. Le fameux Gaston De Foix, qui gagna la bataille de Ravenne, et mourut à vingt-trois ans avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, étoit né à Mazères, dans le diocèse de Mirepoix, le 10 décembre 1489, de Jean V, comte De Foix, et de Madeleine de France, soeur de Louis Xii. Gaston étoit vicomte de Narbonne, et prenoit le titre de roi de Navarre. Ses victoires, sa jeunesse, ses talens extraordinaires, et sur-tout ses vertus aimables, le rendirent l' idole des peuples et des soldats. Louis Xii disoit de lui : " Gaston est mon ouvrage ; c' est moi qui l' ai élevé, et qui l' ai formé aux vertus que nous admirons tous en lui. " ce héros mourut sur ses lauriers à Ravenne, et cette mort entraîna la perte de l' Italie. On croit pouvoir placer avec les héros qu' a produits la province, Constance Cézelli, femme de Barri, gouverneur de Leucate, petite ville

p227

du bas-Languedoc. Pendant la guerre de la

ligue, Barri fut pris par les ligueurs ; Constance étoit alors à Montpellier sa patrie. Instruite du malheur arrivé à son époux, elle court s'embarquer à Maguelonne, se rend à Leucate, ranime le courage de la garnison, et prépare la plus vigoureuse défense. Les ligueurs et les espagnols l'attaquent ; Constance rend tous leurs efforts inutiles. Les lâches assiégeans, irrités d'une résistance qu'ils devoient admirer, font dresser un gibet, et menacent l'héroïne d'y attacher son époux, si elle ne rend pas sa ville. Constance, dans cette horrible alternative, offrit tout ses biens et sa personne même pour la rançon de son mari : " ma fortune, ma vie sont à moi, dit-elle ; je les donne volontiers pour mon époux : mais ma ville est au roi, et mon honneur à Dieu, je dois les conserver jusqu'au dernier soupir. " les assiégeans eurent l'atrocité de faire pendre son mari, et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction, que le duc de Montmorenci avoit envoyé pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis, en les forçant de lever le siège. Henri IV, par reconnaissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate

p228

jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590. Jean Du Cailar de Saint-Bonnet De Toyras, né en Languedoc en 1585, maréchal de France sous Louis XIII, fut regardé comme un des plus fameux capitaines de son tems. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrâce, parce qu'il avoit déplu au cardinal De Richelieu.

Le chevalier D'Assas, le Décimus françois, étoit des environs du Vigan petite ville des Cévennes. Tout le monde connoît son dévouement héroïque, lorsqu'à Closterkam en 1760, posté près d'un bois pendant la nuit avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout-à-coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs bayonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un mot. De ce mot dépendoit la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas

n' hésite pas, il crie : *à moi, Auvergne, ce sont les ennemis !* et il tombe percé de coups.  
Le roi Louis Xvi a consacré la mémoire de cette superbe action, en créant une pension héréditaire dans la maison D' Assas, jusqu' à l' extinction des mâles.

p229

On auroit à consigner ici une foule de noms de la province, si l' on vouloit faire la liste de tous les bons officiers qu' elle a produits, et qui servent encore avec honneur dans ces vieux régimens, plus connus des ennemis que des citoyens de la capitale.

Le Languedoc a produit beaucoup de magistrats célèbres, qu' il seroit trop long de nommer ici. Le fameux Nogaret, qui servit Philippe-Le-Bel avec tant de zèle, dans les démêlés de ce roi avec le pape Boniface Viii, étoit né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse. Il s' appliqua dès sa jeunesse à l' étude de la jurisprudence, et devint successivement professeur ès-lois à l' université de Montpellier, juge-mage de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nismes, chevalier, chancelier et garde des sceaux de France. Il ne dut son élévation qu' à ses talens.

Jean Bertrandi, garde des sceaux en 1530, étoit de Toulouse. Simple avocat, et député par les états de la province pour porter au roi le cahier *des doléances* , il fut nommé l' année suivante conseiller au parlement de Paris ; devenu ensuite premier président du parlement de Toulouse, il obtint l' office de garde des sceaux, qui fut créé pour lui en 1551 par le roi Henri II,

p230

parce que le chancelier Olivier s' étoit retiré de la cour. Bertrandi fut garde des sceaux jusqu' à la mort de Henri ; alors il prit l' état ecclésiastique, devint évêque de Comminges, archevêque de Sens, et cardinal.

Le parlement de Toulouse, institué par Philippe-Le-Hardi, et qui tenoit ses séances dès l' an 1280, réuni plusieurs fois à celui de Paris, ensuite séparé et fixé entièrement en Languedoc par Charles Vii en 1443, a presque toujours été

présidé par des magistrats d' un grand mérite. Parmi eux le célèbre Duranti tient un des premiers rangs ; sa fin mérite d' être racontée.

Lorsque la mort tragique du duc De Guise et du cardinal son frère à Blois eut rempli l' état de troubles, la ville de Toulouse se signala par son attachement à la ligue et par ses fureurs contre Henri Iii. Les toulousains députèrent un capitoul aux parisiens, pour jurer avec eux l' *union* . Ils remirent l' autorité à dix-huit des plus factieux d' entre eux, comme à Paris on en avoit choisi seize, et envoyèrent par toute la province pour l' exciter à la rébellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d' Affis, avocat général, restèrent fidèles à leur devoir et au roi. Ils devinrent tous deux l' objet de la haine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèrent le premier président

p231

d' assembler extraordinairement les chambres, pour décider si, Henri de Valois étant excommunié, le peuple de Toulouse n' étoit pas délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l' avoit prévu ; et ce magistrat rompit l' assemblée sans vouloir rien arrêter. Mais le palais étoit environné de gens armés. Le premier président, remonté dans son carosse, fut assailli de coups d' épée et de lance, dont aucun ne l' atteignit, par le soin qu' il eut de se baisser au milieu de sa voiture. Son cocher poussoit les chevaux à toute bride, pour regagner la maison de son maître ; malheureusement il accrocha contre un puits, et la voiture fut renversée. Duranti, obligé de descendre, se réfugia à l' hôtel-de-ville. Le peu qu' il avoit d' amis prend aussitôt la fuite ; les boutiques se ferment, on tend les chaînes, et l' on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que Duranti fût transféré au couvent des jacobins. Il s' y rendit escorté de deux évêques ligueurs et de satellites. On mit un corps-de-garde à sa porte, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. Rose Caulet sa femme, et deux domestiques, eurent permission d' entrer avec lui, à condition de ne plus sortir. On fouilla sa maison, ses

p232

papiers ; on ne trouva rien qui pût servir de prétexte au moindre reproche. Cependant on vouloit sa mort. Les factieux armés se rendent aux jacobins, et tentent d' enfoncer la porte. Ils ne peuvent y réussir ; ils la brûlent, entrent dans le couvent, sans que les gardes, qui étoient de concert avec eux, fassent la moindre résistance. Chapelier, l' un des chefs de ces assassins, aborde le premier président, et lui ordonne de venir répondre au peuple. Duranti se met à genoux, fait sa prière, embrasse sa femme, lui dit adieu, et marche à la mort. Quand il est arrivé sur la porte brûlée, Chapelier l' entraînant avec violence, crie à haute voix : *voici l' homme* . " oui, ajoute Duranti qui étoit en robe, et dont le visage serein portoit l' empreinte de l' innocence, oui, me voici. Quel crime ai-je commis pour vous inspirer cette haine implacable ? " ce peu de mots prononcés avec noblesse, un reste d' autorité répandu sur le front de ce vénérable vieillard, le respect involontaire que la vertu inspire au crime, en imposèrent aux factieux. Ils gardèrent tous le silence ; ils alloient peut-être tomber aux pieds du magistrat, quand un coup de mousquet parti de loin vint l' atteindre au milieu de la poitrine. Duranti tombe, et ses derniers mots sont une prière au ciel pour ses meurtriers.

p233

Le peuple reprend aussitôt sa fureur, traîne dans les rues le corps de Duranti, et court ensuite à la conciergerie massacrer l' avocat général d' Affis.

Ainsi périrent, victimes de leur zèle et de leur fidélité, deux magistrats vertueux, éclairés, dont la province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l' admiration et au respect de tout bon françois, que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

Le goût de la poésie, dite *provençale* , fut cultivé à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province, étoient troubadours, et savoient chanter leurs dames presque aussi bien qu' ils se battoient pour elles. En 1323, sous le règne de Charles-Le-Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de la *gaie société des sept troubadours de Tolose* , écrivirent une lettre circulaire à tous les poètes de

*la Languedoc* , pour les inviter à venir lire leurs ouvrages à Toulouse le premier de mai suivant, avec promesse de donner *une violette d' or* à celui qui auroit composé *en romain* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours arrivèrent et se rendirent au jardin des sept-juges.

p234

On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville, et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *cirventès* composé en l' honneur de la vierge, par Arnaud Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur le champ *docteur en la gaie science* .

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d' entre eux pour *chancelier* , et donnèrent à un autre le titre de *bedeau* ou *secrétaire* . Ils publièrent des statuts auxquels ils donnèrent le nom de *lois d' amour* . Ils ajoutèrent deux autres fleurs à la violette, une églantine et un souci. Enfin leur société devint si célèbre, qu' en 1388 Jean, roi d' Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles Vi, *pour lui demander des poètes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses états un établissement de la gaie société* .

Telle fut la première origine de l' académie des jeux floraux, qui reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle, ou le commencement du quinzième, par la libéralité d' une dame toulousaine nommée Clémence Isaure. Cette dame, dont on ne sait presque rien, fonda par son testament de quoi fournir aux frais des trois fleurs que l' académie de Toulouse donne encore tous les ans. Les capitouls et les habitans de cette ville, par reconnaissance pour Clémence Isaure,

p235

lui ont érigé, vers le milieu du seizième siècle, une statue de marbre blanc, qu' ils ont placée dans une des salles de l' hôtel-de-ville, où elle se voit encore, et où elle est couronnée de fleurs tous les ans, le 3 de mai, jour de la distribution des prix. Louis Xiv, en 1694, a autorisé par des lettres-patentes cette académie, que je crois la plus ancienne de toutes.

On ne sait rien de plus positif sur Clémence Isaure. Je me suis cru permis dans un roman, de la faire seule institutrice des jeux floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l' on adjuge pour prix. Une romance est si peu importante, que j' espère que les savans me passeront l' histoire que j' en ai imaginée. Cette description n' est que la peinture très-fidelle et très-ressemblante d' un vallon charmant, situé entre Cardet et Massanne, qui s' appelle *beau-rivage* , et que la nature a rendu un séjour enchanteur.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)